

POLICE MAGAZINE

les
souvenirs
d'une détective
privée



Lire, page 3, de stupéfiantes révélations sur les exploits d'une femme qui fut détective pendant dix ans, révélations recueillies par ANDRÉ CHARPENTIER

Pages 10 et 11, la suite du sensationnel reportage de MAURICE LAPORTE dont tout le monde parle et qui est d'une brûlante actualité : VAUTOURS DES MERS, Contrebandiers de guerre.

— Tu me fais marrer ! Et nous, à Bordeaux, tu crois que c'est drôle ?... C'est ainsi que protestait le gros André, lorsqu'il y a quelques temps je lui confiais combien j'avais trouvé ralentie la vie nocturne de ces fameux quartiers de Marseille dont la rue Boutherie est la vedette incontestée.

— Passe un de ces jours à Bordeaux et tu te rendras compte ! On est tous à se mettre une belle ceinture, je te garantis ! Il faut vous dire qu'André tient, dans la capitale du Sud-Ouest, une maison fort accueillante dans cette célèbre rue de Galles où les prostituées vendent leurs chairs fatiguées sur le seuil des « casitas ».

J'arrive de Bordeaux. Le sort des tauliers et autres entrepreneurs de joies faciles n'est pas des plus intéressants, et nous ne nous attendrions pas sur leurs malheurs actuels. Mais ces malheurs sont réels.

Bien entendu, j'avais téléphoné à André et c'est avec lui que je fis une tournée qui n'avait rien de ducale.

C'était un samedi. Ce jour-là, la rue de Galles, en ses belles années, offrait un pittoresque spectacle. Les marins venus de tous les ports du monde fraternisaient avec les petits employés et les étudiants, au son du tapageur, dans les « Moulin-Rouge », « Palais-des-Glaces », « Sultania », « Étoile » et autres « Crystal-Palace ». On faisait queue devant les « casitas ». La lumière et les bruits gonflaient la rue d'une vie intense.

— Tu vois, ce soir, elles tricotent ! fit avec un rire amer le gros André, comme nous passions devant une de ces « dames » qui, en effet, achevait un pull-over en grosse laine cerise... Plus de marins !... A dix francs la passe, elles arrivent tout juste à payer leur loyer !... Tu as vu, en arrivant... Il n'y a pas deux bateaux dans le port... Quant aux petits bourgeois, ils gardent leur argent pour acheter des dixièmes de Loterie Nationale ! Ce serait à vous donner envie de tout réaliser, et de partir... Dans les « maisons » chics de la rue Castelnau-d'Auros, c'est la même chose ! Les fils de famille n'ont plus un sou. Où est-il le temps où D..., un négociant de la Rousselle, donnait dix mille francs pour que toutes les pensionnaires soient à sa seule disposition pendant toute une nuit ! Quand ils font « l'as de cœur », pour économiser ils le font au café devant un bock, au lieu de venir le tirer en buvant du champagne ; et ils attendent en jouant à la belote celui qui a eu la chance de ramasser les mises pour se payer un « moment » avec une belle fille !... Bien joli s'ils n'essayaient pas de nous soulever les femmes et de leur donner des rendez-vous gratuits à l'extérieur... Quant aux travailleuses de la rue, tu n'en trouveras presque plus : le trottoir ne rapporte plus ! Les caïds qui avaient quelques jolies filles bien sérieuses les ont fait partir vers des régions où il y a moins de chômage !

Il faut dire que, si d'une part il y a de moins en moins de fret à décharger et à prendre à Bordeaux et si, partant, on voit de moins en moins ces joyeux équipages étrangers qui faisaient la richesse du Bordeaux nocturne, d'autre part une police fort bien faite a traqué filles et mauvais garçons, trafiquants de coco et joueurs de « tiapie ».

Le colonel-bistrot.

Quand le lieutenant-colonel B... prit sa retraite, il n'essaya pas d'entrer dans un conseil d'administration. Il ouvrit un bar à Bacalan, au bout de Bordeaux, tout au cœur des docks. C'était l'époque où les coups de couteau étaient fréquents, où l'on repêchait souvent des cadavres gonflés dans les eaux du bassin d'alimentation.

De ses campagnes au Congo ou en Chine, il avait rapporté des masques, des étoffes rares qu'il plaqua sur les murs de son

BORDEAUX la nuit...



Le port de Bordeaux.

arrière-salle. Un orchestre de musiciens russes ; sa rosette de la Légion d'honneur ; l'idée que, dans la brousse, il avait peut-être fait brûler des villages entiers... Il y eut bientôt chez lui une atmosphère étonnante.

On y parlait toutes les langues du monde. Un voisin de table vous proposait de l'opium, un autre mille paquets de cigarettes de contrebande. Tandis que des revues littéraires donnaient des dîners au premier étage, et que des jeunes ménages élégants dansaient dans l'arrière-salle, il y avait, au comptoir, des bagarres que le « colonel » réprimait en prenant les plus enragés par le cou et en les cognant légèrement l'un contre l'autre. Devant la porte, on entendait souvent des coups de feu...

Par un judas discret, j'ai assisté une nuit au plus étonnant banquet de femmes seules : douze, toutes jolies, et perverses !

— Te rappelles-tu, le peintre B... qui devait partir pour le pôle nord ? me demanda le gros André, comme nous revînions dans ce quartier où le danger n'est plus qu'un souvenir... Ce fut une belle escroquerie. Cinq cents billets ramassés en moins de quatre mois chez les principaux commerçants de la ville, et, bien entendu, l'expédition ne partit jamais !

Tous les apprentis gangsters que l'on voyait chez le colonel n'étaient pas de grands aventuriers : Pierre K..., qui, dès le deuxième gin, sortait un « Colt » de sa poche et en menaçait les danseuses, finit simplement par voler deux bottins et un vieil imperméable dans un garage.

Chez le colonel, on rencontrait souvent « Césarín la Douceur », qui s'établit un jour tatoueur, après avoir longtemps vécu aux dépens d'une danseuse célèbre.

— Un jour, la petite Germaine, tu sais, celle qu'on croyait vierge, est allée le trouver ! me raconte André. Elle avait un drôle de dessin, je te jure, tatoué à l'intérieur de la cuisse, assez haut... tu vois ce que je veux dire ! Elle voulait le faire partir. Césarín qui faisait au besoin le détatoueur a commencé à lui coller ses pommades... Il lui en a tellement mis qu'elle a failli crever... Elle avait la chair rongée... Quand elle a pu sor-

tir de l'hôpital, elle l'a cherché... Elle a réussi à le trouver près du pont transbordeur. Elle l'a charcuté avec un couteau au même endroit qu'il l'avait esquinçé... Il en est mort huit jours plus tard... Mais c'est rare, maintenant, qu'on voit encore du travail comme ça... Avec cet éclairage axial tout le long des quais, c'est pas facile de régler ses affaires... Tiens, voilà Guy !...

Un bootlegger.

Un homme maigre, aux yeux enfoncés, à l'aspect énergique, venait à notre table.

— Tu peux t'asseoir, fit poliment André, je suis avec un ami qui connaît le truc !... Alors, ça gaze ?...

Guy eut un haussement d'épaules : — Tu sais bien que c'est fini de rire ! La levée de la prohibition a été pour moi la mort des affaires !... Qu'est-ce que j'ai pu leur amener, à Messieurs les Yankees, comme pinard et alcool ! A Bordeaux, on me faisait des bouteilles magnifiques à dix francs : sur les côtes américaines, je vendais ça cinq louis ! Et les vins fins !... J'ai sauvé de la faillite assez de négociants girondins pour être nommé conseiller du commerce extérieur... C'était la bonne vie...

— Et ton bateau ?

— Je l'ai fait transformer en yacht ! Il est à Saint-Tropez... Je vais aller dans quelque temps me balader en Grèce... Il y a peut-être du tabac à acheter, à moins que je n'aille vendre des armes un peu plus loin...



Il n'y a pas deux bateaux dans le port. Plus de marins !

qu'il cambriolait une chambre d'hôtel. Et de G... qui fut obligé de partir au Dahomey pour éviter la prison et qui avait espéré gagner au baccara de quoi faire une dame avec une petite poule de dancing !... Non, des combines comme ça, je les laisse aux Corses... Un Bordelais, ça crache peut-être sur la loi, mais ça garde des sentiments... Guy S..., je l'appris plus tard, a eu deux bateaux avec leur chargement confisqués

(Suite page 15.) STÉPHANE ROCHE.



A dix francs la passe, elles arrivent tout juste à payer leur loyer.



Cette célèbre rue où les prostituées vendent leurs chairs fatiguées sur le seuil des casitas.



Le fils Gaétan de T..., qui a vingt-deux ans, a pris un chemin inquiétant.

II (1)

La rivale de l'aventurière.

UN après-midi, M. Jacques me fit appeler à son bureau. D'habitude, il m'expose sans préambule la mission dont il me charge ; mais, cette fois-ci, il se montrait hésitant et tournait son stylo entre ses doigts, tout en me faisant des compliments sur des enquêtes déjà vieilles.

Enfin, il se décida :
— Très délicat, en vérité, le genre de mission que je vais vous confier. Vous connaissez la famille de T... ?

Un des plus étincelants fleurons de la haute société parisienne ; du plus pur Gotha. Je ne pouvais l'ignorer. M. Jacques fit une pause et poursuivit :

— La famille de T... est en ce moment très ennuyée. Entre parenthèses, je vous demande la discrétion la plus absolue, et même vos collègues ne devront rien connaître de cette affaire.

Voilà. Le fils Gaétan de T..., qui a vingt-deux ans, a pris un chemin inquiétant pour un gentilhomme d'aussi noble lignée. Il s'acquiesce ; ses aïeux auraient dit qu'il suit la gourmandine. Bref, ses parents sont désolés de le voir entre les bras fort jolis, mais bien roturiers, d'une aventurière très hardie. Le jeune coquebin ne parle de rien moins que d'épouser cette manante, et cette seule évé-

(1) Voir Police-Magazine, n° 252.



tualité fait sortir, paraît-il, hors de leur cadre les portraits des ancêtres du jeune et insouciant Gaétan. Il importe de mettre bon ordre à cette fantaisie qui menace de couvrir de honte un noble blason.

M. Jacques s'interrompit pour me considérer :

— Il faut qu'avant deux mois le jeune Gaétan ait abandonné toute velléité d'union avec cette femme de peu et accepte l'idée d'un mariage digne de son rang. Vous sentez-vous capable de cette tâche, très difficile, j'en conviens ? C'est un honneur pour notre maison d'avoir reçu une telle mission et je voudrais la voir aboutir.

Je vous promets de faire l'impossible. Je reçus quelques instructions complémentaires et, après un bref échange de vues, je commençai une enquête discrète sur les amours dangereuses du comte de T...

Ce garçon avait loué un petit appartement bourgeois où il recevait sa maîtresse, une femme d'une quarantaine d'années, mais encore fort belle. Cette demi-mondaine, à la fin de sa carrière, avait pris dans ses filets ce greluchon titré et avait juré de se faire épouser par lui.

Cette femme, que nous appellerons Blanche V..., était très experte et il était à prévoir

Au-dessous : Ce garçon, en prenant toutes les précautions d'usage, me remit très discrètement un petit papier.

qu'elle ne lâcherait pas aisément sa proie. Je me documentai très minutieusement sur le genre d'existence du couple. J'obtins aisément ces détails auprès des domestiques et des fournisseurs et, pour le surplus, je suivis plusieurs soirs de suite le jeune comte et l'aventurière. Après avoir recueilli les notes les plus précises sur leurs habitudes, les endroits qu'ils fréquentaient, je dressai mon plan.

Un soir, je rentrai à l'agence et m'en fus trouver le sous-chef, M. Armand, un ancien inspecteur de la police judiciaire qui avait abandonné la police officielle où il était moins bien payé.

— Allez passer votre smoking, lui dis-je en riant, et venez dîner avec moi chez Paulo. Je vous invite.

Il me regarda, un peu interloqué. Je mis tout de suite les choses au point :

— Ne vous imaginez rien ; c'est pour le travail. J'ai besoin absolument d'un compère. J'ai pensé que vous ne refuseriez pas de me rendre ce service.

Il accepta volontiers :

— Et quel est mon rôle dans cette comédie ?

— Très simple, vous êtes mon cavalier. Pour le reste, les circonstances mèneront le jeu.

Paulo, c'est, près du square d'Anvers, un petit restaurant à la mode qui a gardé des traditions : les hommes n'y viennent qu'en smoking et les femmes en toilette de soir. On y mange quelques spécialités très sympathiques.

A 8 heures, M. Armand et moi faisons notre entrée dans cet établissement. J'avais retenu une table bien placée. J'entends une table dont la disposition servait mon plan. Nous étions installés depuis quelques minutes seulement lorsque je vis arriver le comte Gaétan de T... et sa maîtresse, tous deux habitués de ce lieu.

M. Armand s'amusa à flirter avec moi :
— Vous êtes en beauté, ce soir, me murmura-t-il.

— Ce n'est pas pour vous, l'interrompis-je, n'ayez aucune illusion. Mais cela me fait bien plaisir d'être jolie, car j'ai besoin de toutes mes séductions.

Il me regarda sans comprendre. Je le rappelai à nos conventions :

— Vous êtes mon partenaire dans ce sketch.

— Mais vous ne m'avez même pas fait lire mon rôle ?

— Je vous soufflerai.

M. Armand n'était pas au bout de son étonnement. En effet, il me surprit à diverses reprises à « faire de l'œil » au jeune homme de la table voisine, le comte Gaétan, à l'insu de sa maîtresse, évidemment. Ce manège fut renouvelé autant de fois que possible et avec une insistance de plus en plus marquée. J'eus le plaisir de voir le jeune homme répondre aussi discrètement à mes avances par œillades. M. Armand ne se montrait pas très enchanté du rôle de mari dupé qui lui était dévolu. Je devais lui réserver d'autres surprises non moins désagréables pour un homme.

Je prolongeai le repas à la même cadence que nos voisins et j'eus le plaisir de constater au café que le jeune comte semblait partager le béguin que je simulais ; sa mimique ne laissait aucun doute à cet égard ; à la dérobée, il m'adressait des clins d'œil significatifs. L'aventurière, loin de se douter du manège, sûre de son emprise, n'avait d'attention que pour sa beauté. Vers onze heures, le comte et sa compagne quittèrent le restaurant. Peu après, nous nous levions de table à notre tour.

Le garçon apporta le vestiaire et ce que je prévoyais se produisit, tant il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau dans la galanterie. Ce garçon, en prenant toutes les précautions d'usage, me remit très discrètement un petit papier : le poulet qu'avait rédigé à mon intention le jeune Gaétan de T... Je le fis disparaître sous mon gant. Une fois dehors, M. Armand me dit :

— Je n'accepterai plus à dîner avec vous !

Mais j'avais déjà déplié le mot ; je lus cette seule ligne écrite hâtivement au crayon :

« Demain, à cinq heures, chez D..., place Clichy. »

Je me gardai bien d'esquiver ce premier rendez-vous qui répondait à mon attente. Avec un peu de retard, comme il se doit, je me rendis au café en question, où je reconnus tout de suite, dans un coin de la terrasse, mon jeune homme, dont le visage s'épanouit d'aise en m'apercevant.

Ce que fut ce premier rendez-vous, vous le devinez. D'une part, aveux, protestations d'amour, sollicitations pressantes ; de mon côté, coquetterie, réserve mitigée d'abandon, promesses d'avenir, mais aucun engagement précis, et cette tactique calculée décupla l'ardeur des sentiments de mon amoureux. Finalement, je lui fis comprendre que je n'aimais pas le partage ;

SOUVENIRS D'UNE DÉTECTIVE PRIVÉE



il m'assura qu'il était prêt à sacrifier de bon cœur sa maîtresse actuelle. Nous nous quittâmes sur ces paroles et je consentis à lui accorder un nouveau rendez-vous pour la semaine suivante à cette condition qu'il aurait liquidé sa liaison encombrante.

Au jour convenu, je revins trouver au café Gaétan de T... Dès nos premiers mots, je compris que le jeune homme avait tenu en partie son engagement. En effet il m'apprit que son « collage » perdait de son mordant et qu'on pouvait envisager une rupture prochaine, sans trop de dégâts.

Il ne s'agissait plus que de régler les détails de cette opération ; entendez par là le versement à l'aventurière d'une certaine somme destinée à la dédommager. Le jeune Gaétan de T... avait compris au cours de ces tractations le peu de sincérité de la tendresse de sa maîtresse, et cette impression avait activé son désir d'échapper à sa fautive situation.

La partie était presque gagnée. Il s'agissait à présent pour moi d'effectuer une retraite prudente sans me démasquer ; ce qui eût provoqué probablement chez le jeune homme une réaction mauvaise. Mais j'avais combiné mon affaire : mon pseudo-mari allait intervenir à propos :

— Je suis très touchée des marques d'affection que vous m'avez données, dis-je. Avoir quitté pour moi une maîtresse, à vrai dire d'un âge peu en rapport avec le vôtre, mais pour laquelle vous gardiez quelque sentiment, ce sera pour moi le plus doux des souvenirs. Mais...

Et alors je développai le thème préparé : j'étais mariée ; mon mari était fort jaloux et menaçant ; je ne pouvais raisonnablement songer à risquer une existence pour satisfaire un caprice... Il se récria. Un caprice ? Mais c'était le grand amour !... Je souris :

— Un bon conseil, mon ami ; retournez chez vos parents...

Et je lui fis de la morale. Il accepta d'entendre des paroles qui, venant de sa famille, l'eussent exaspéré.

On a souvent reproché aux agences de police privée de démolir les mariages et de provoquer des divorces. Cette histoire véridique apporte la preuve qu'une détective privée peut remettre un jeune homme de bonne famille dans le droit chemin, le débarrasser d'un « collage » inquiétant pour l'amener à un mariage de son rang.

(A suivre.)

JANINE B...
(Souvenirs recueillis par André Charpentier.)

LA SEMAINE PROCHAINE,
dans "Police-Magazine"
VOUS LIREZ :

Rues chaudes de Paris



ACCUSÉE PAR SA FILLE

La jeune Gladys Carter, en sanglotant, fait le récit de la scène qui s'est déroulée sous ses yeux et où sa mère a assassiné sa rivale.

Il est relativement rare de voir faire appel au témoignage d'un enfant contre l'un ou l'autre de ses parents et la justice en général répugne à y avoir recours.

Le fait, cependant, vient de se passer aux Etats-Unis, où il a soulevé une vive indignation.

La femme d'un sheriff de Newark avait, à tort ou à raison, des doutes sur la fidélité de son mari, Archie Carter.

Elle le soupçonnait d'être l'amant de la jeune Francis Walker, dont elle était l'amie.

Sur la foi d'une lettre anonyme et dévorée d'une atroce jalousie, elle fit un jour irruption dans une pièce de son appartement, où elle les trouva tous deux, sans s'apercevoir de la présence de sa fille, Gladys Carter.

Cette présence seule de la fillette de sept ans eût dû la tranquilliser.

Mais, n'écoulant que sa colère, Mrs. Carter qui, préméditait son acte criminel, était venue armée d'un revolver appartenant à son mari, fit feu par quatre fois, sans aucune explication préalable, sur celle qu'elle considérait comme la maîtresse de son mari.

Et, avant qu'on ait pu la désarmer, elle tenta de se faire justice en se logeant une balle dans la poitrine, devant le cadavre de sa victime.

Aussitôt transportée à l'hôpital de Newark, elle subit une opération qui la laissa longtemps entre la vie et la mort.

Dès qu'elle fut hors de danger, l'attorney se transporta à son chevet et voulut procéder à son interrogatoire, mais obstinément elle s'enferma dans le plus complet mutisme.

— Vous ne voulez pas répondre ? fit le magistrat. A votre aise, mais nous en savons assez long à l'heure actuelle pour vous inculper d'être l'auteur de ce crime abominable.

« Votre jalousie effrénée vous a poussée à assassiner cette malheureuse jeune fille de vingt ans, que vous soupçonniez sans preuves, de vous avoir ravi l'amour de votre mari... »

Elle eut un sourire énigmatique et, pour la première fois, se décida à desserrer les lèvres :

— C'est Archie qui vous a dit cela ? demanda-t-elle.

— Détrompez-vous. Votre mari, loin de vous accabler, a refusé — comme la loi l'y autorise — à porter la moindre accusation contre vous.

« D'ailleurs, les faits sont là, assez probants par eux-mêmes. »

« Sans un mot, vous avez bondi dans la pièce où ils se trouvaient. »

« Vous aviez tout prémédité. Vous vous étiez munie d'un revolver et sauvagement vous avez commis votre forfait. »

Mrs Carter n'exprimait aucun regret. Elle se borna à dire :

— Mais, puisque mon mari a refusé de parler, comment savez-vous donc de quelle façon les choses se sont passées ?

« Qui vous dit que leur attitude, quand je les ai surpris, ne pouvait me laisser aucun doute sur leurs coupables relations ? »

— Nous avons là-dessus un témoignage indiscutable, déclara le magistrat.

— C'est impossible. Il n'y avait là aucun témoin.

— Vous vous trompez. Votre enfant, que vous n'avez pas vue, était présente... Elle eut un cri qui n'avait rien d'humain :

— Gladys ?... Ma fille était là et je ne l'ai pas vue ?

— Votre passion vous aveuglait, vous rendait sourde même aux cris qu'elle poussait : « Maman ! Maman !... »

Pour la première fois, Mrs. Carter laissa voir l'angoisse qui l'étreignait. Avec des larmes dans la voix, elle balbutia :

— Ma petite fille... Ma pauvre Gladys !... »

— A l'enquête du coroner, poursuivit le magistrat, elle a fait en sanglotant le récit de la scène atroce qui s'était déroulée sous ses yeux... »

— Et vous allez faire appel à son témoignage devant les tribunaux ? C'est affreux... Une mère accusée par sa fille... une pauvre petite enfant de sept ans !

— C'est la loi... »

— Songez qu'elle aura plus tard ce témoignage sur la conscience. Ce sera le remords de toute sa vie... C'est odieux !... La justice est sans pitié !... »

— En aviez-vous eu pour votre victime ? On n'entendit plus que des sanglots.

L'attorney général se retira, en réprimant difficilement l'émotion que venait de lui causer cette scène poignante. Malgré toute l'horreur que lui inspirait la meurtrière, il la plaignait de ce qu'elle pouvait ressentir dans son cœur de mère et plus encore l'enfant d'avoir à renouveler son récit devant la Cour.

Ceci, toutefois, ne devait jamais se produire.

Toute à sa douleur, durant la nuit, Mrs Carter eut le suprême courage d'arracher l'appareil qui refermait sa blessure et, sans une plainte, succombait bientôt à l'hémorragie intense qui en était l'inévitable conséquence.

Cette fois, elle s'était bien fait justice.

R. N.



L'attorney général au chevet de Mrs Carter, la meurtrière, qui, ayant tenté de se suicider pour se faire justice, était soignée à l'hôpital de Newark.

On accuse, on plaide, on juge...

Quand l'amour meurt (romance).

En 1910, M^{lle} Valentine X. fit, chez des amis, la connaissance du colonel de D. Ce fut entre eux le graphique normal de deux êtres qui se plaisent : sympathie, amitié, flirt et, peu à peu, la camaraderie se transformant en amour.

Elle avait vingt-cinq ans, il en avait presque le double. Mais qu'importe ? Sa haute taille, sa prestance, sa barbe à la François I^{er} séduisirent la jeune provinciale et ce fut l'idylle : ils conjuguerent le verbe éternel au présent et au futur sans songer que, vingt ans après, ils le conjugueraient au passé, en se bombardant réciproquement d'exploits d'huissier, sinistres papiers qui remplacent les billets doux... après l'amour. Mais n'anticipons pas. A l'époque du premier baiser, le colonel ne pouvait épouser la femme aimée, car il était en instance de divorce et la procédure, du fait de l'épouse légitime, n'arrivait pas à se terminer.

Le colonel néanmoins continua de courtoiser avec ardeur la jeune fille qui hésita, tergiversa et, finalement — elle était amoureuse — céda...

Liaison tendre et passionnée. Pour le couple nouveau, l'amour ne semblait pas devoir être la petite histoire épidémique chère à Chamfort. Durant les permissions du colonel, les amants ne se quittaient pas et, lorsque l'officier devait rejoindre sa garnison, les lettres échangées montraient la violence de leurs sentiments.

M. de D., lyrique, appelait son amie « ma chérie adorée » ou « ma brillante libellule ». Elle répondait, poétique, en citant Philémon et Baucis qui ne voulaient pas mourir l'un sans l'autre, vœu que Jupiter exécuta et... Baucis devint tilleul, tandis que Philémon devint chêne :

« Je t'aimerai toujours ! », écrivait l'amoureuse.

« Toujours ! », répondait en écho l'amoureux.

Le colonel se trouva mis à la retraite, il était maintenant divorcé, mais il ne s'agissait plus de mariage dans le faux ménage ; il vint habiter complètement avec son amie et ils continuèrent à filer le parfait amour.

Afin de ne pas se quitter après leur mort, ils avaient même acheté un tombeau pour y être enterrés ensemble... Le temps passa... Vingt ans s'écoulèrent en promesses passionnées, en serments d'amour éternel : Baucis, toujours belle, restait fidèle, mais, hélas ! Philémon donnait quelques petits coups de canif dans l'illégitime contrat... il aimait peut-être toujours son amie, mais il aimait aussi... sa cuisinière.

Quand M^{lle} Valentine X. s'aperçut du fait, elle n'hésita pas : elle n'eut pitié ni de son cœur ni de son estomac, puisqu'elle mit en même temps à la porte son amant et sa cuisinière. Du coup la guerre fut déclarée entre ces amoureux si longtemps éperdus : la « chérie adorée » fut transformée en voleuse, la « brillante libellule » en sombre chouette.

Comme tant d'histoires d'amour, celle-ci se termina par un règlement de comptes, car le colonel assigna devant la première chambre du tribunal civil de la Seine son ex-amie à laquelle il réclamait des bijoux soi-disant confiés et dont il veut peut-être gratifier à présent la dame du fourneau, des valeurs déposées dans un coffre au Crédit Lyonnais, et enfin le mobilier de l'appartement de M^{lle} Valentine X., sans doute aussi pour y installer la nouvelle dulcinée.

M^{me} Maurice Picard plaida pour le colonel que mobilier, argent et titres constituaient un don manuel que le tribunal devait annuler en raison de son caractère d'immoralité. M^{me} de Saint-Auban et de Vesinne-Larue, au nom de la délaissée, déclarèrent que ce don ne pouvait être considéré comme une libéralité de concubin à concubine et que l'état de fait existant jadis entre les deux amants était une sorte de « mariage de seconde qualité » dont le demandeur, pour faire prévaloir sa cause devrait prouver l'immoralité, ce qu'il ne peut établir.

Le tribunal a adopté la thèse des avocats de M^{lle} Valentine X. et a débouté le colonel de sa demande.

Les ongles rouges

— Chérie, change la couleur de ton vernis.

La « chérie » secoue négativement la tête en souriant.

— Chérie, ce rouge vif, aveuglant, est horrible ! Mets-en un autre plus discret.

Nouveau sourire.

— Janine, tu as l'air d'avoir trempé tes doigts dans le sang d'une de tes victimes, et la victime, c'est moi !

Cette fois, Janine rit franchement, mais reste inébranlable.

— Puisque c'est la mode ! murmure-t-elle.

— Non, ce n'est plus la mode : ce rouge horrible, aujourd'hui, est remplacé par un corail presque rose et, puisque, moi, je déteste cette teinte agressive...

— Tant pis !

Tel est le dialogue qui, vingt fois par jour, s'échangeait entre Janine, mannequin, et son ami Jacques, peintre. Elle ne cédait pas, lui non plus.

— Ecoute, décida-t-il un soir, si tu ne mets pas un autre vernis sur tes ongles, tu seras punie sévèrement.

Elle rit encore, méprisante...

Un dimanche, alors que tous deux avaient, la veille, décidé d'aller déjeuner en banlieue sous une tonnelle enguirlandée, elle se leva toute joyeuse. Il faisait beau, déjà le soleil incendiait les vitres, jouait sur les ors pâlis, sur les soies délicates des meubles. Instinctivement, par habitude de jolie femme coquette, elle voulut faire miroiter ce beau soleil radieux sur ses ongles rouges.

Horreur ! ses ongles, ses ongles brillants, couleur de sang, étaient noirs, d'un noir d'encre : elle leva les yeux sur Jacques qui ricanait :

— Je t'avais promis de te punir !

Elle haussa les épaules et chercha parmi ses flacons celui du dissolvant :

— Inutile, fit le peintre doucement, j'ai employé un noir qui me sert pour mes tableaux, il ne s'efface pas et ne partira qu'au fur et à mesure de la pousse de tes ongles... C'est trouvé ça, hein ?

Il avait à peine terminé sa phrase narquoise que la jeune femme, folle de rage, saisissait un revolver toujours chargé placé dans le tiroir d'une table et tirait... tirait... une... deux... trois fois...

Douzième chambre correctionnelle : au banc des prévenus libres, une élégante personne qui semble échappée d'un dessin d'Albert Guillaume : longue silhouette flexible, chevelure cuivrée, prunelles vert-absinthe. Manifestement gênée par l'appareil de la justice, elle explique son geste :

— Quand, le matin, en me levant, j'ai vu que, la nuit, Jacques s'était amusé à me teindre les ongles en noir, j'ai cru à une plaisanterie, une farce de rapin ; mais, quand, en me narguant, il m'a déclaré que j'en avais pour des mois avant de pouvoir me débarrasser de ce noir, j'ai vu rouge...

— Comme vos ongles... ironise le substitut.

La jolie fille ne répond pas, elle continue :

— Ivre de rage, de colère, j'ai pris ce revolver que je savais toujours être là et j'ai tiré... tiré, sans savoir ce que je faisais.

Gravement, le président déclare :

— Votre ami a été, vous le savez, touché à la jambe droite, très grièvement, il restera boiteux !

Baissant la tête, le mannequin, dont on ne voit plus que la chevelure rousse, balbutie avec des larmes :

— Quand il me disait que j'avais l'air d'avoir trempé mes doigts dans le sang d'une victime, je ne pensais pas qu'il serait, lui, cette victime !...

Le peintre arrive à la barre, marchant péniblement :

— Je n'ai qu'une chose à dire, déclare-t-il, c'est que je n'ai jamais porté plainte contre mon ex-amie et que je demande pour elle l'indulgence du tribunal !

Celui-ci ne pouvait pas se montrer plus intransigeant que la victime et ne condamna Janine mannequin qu'à six mois de prison avec sursis.

L'homme s'en fut claudicant, traînant avec peine sa jambe brisée...

Pour un peu de vernis couleur de sang sur les ongles d'une jolie fille !

SYLVIA RISSER.

Wagons pour fraudeurs

DEPUIS longtemps, les agents des douanes avaient constaté que des voitures de chemins de fer belges étaient truquées afin d'y dissimuler du tabac, des cigares, des cigarettes et de la vaniline qui étaient introduits clandestinement en France.

Les marchandises étaient soigneusement cachées dans le plafond des W.-C. ou dans des boîtes en fer encastrées dans les parois des voitures.

Plusieurs fois des wagons belges truqués avaient été saisis et immobilisés par la douane française, ce qui causait un certain préjudice à la Société nationale belge, pourtant complètement hors de cause.

Une nouvelle voiture truquée de 2^e classe vient d'être découverte en gare de Bruxelles-Midi. Elle contenait plus de 15 000 cigarettes.

Les recherches effectuées ont permis de découvrir le fraudeur. C'est un sujet français nommé Gérard, demeurant à Bruxelles. Il a été arrêté et écroué à la prison de Lille.

Contrairement à ce que l'on pouvait penser, Gérard ne faisait partie d'aucune bande de contrebandiers ; il agissait seul sans le moindre complice et, afin d'inspirer confiance, ne voyageait qu'en première classe.

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

REMEDES WOODS 10, Archer Str. (183 T B P), Londres W.

LA DÉPECEUSE de BUDAPEST

DANS le petit village d'Alag, tout proche de Budapest, à l'ordinaire plongé dans une torpeur indicible, venaient soudain d'éclater d'horribles cris.

Ce n'était point encore l'heure de la sortie de l'école, et pourtant c'était une voix d'enfant qui poussait ces hurlements d'épouvante...

Qui semait donc l'émoi dans Alag ? Qui ? Un gamin d'une douzaine d'années au plus, Bela Kossuth. Il courait à perdre haleine, en proie à une indicible terreur.

— Là-bas... là-bas... Oh ! c'est affreux... cria-t-il soudain, en s'arrêtant, épuisé.

Et, peu à peu, il fit un lugubre récit. Bela, ce matin-là, était parti aux champs avec son père, tandis que sa mère allait à Budapest vendre le produit de sa basse-cour.

Ayant oublié un de ces outils de labeur, Kossuth avait envoyé le garçonnet le chercher à la maison.

En pénétrant dans la resserre où il pensait le trouver, Bela, fouillant dans tous les coins, avait fait une atroce découverte sur un amas de vieux sacs gisait une jambe humaine.

Des gendarmes coururent à l'endroit indiqué. Ils trouvèrent en effet un pied et une jambe sectionnée au-dessous du genou, provenant certainement d'un homme adulte.

Mais sur qui porter des soupçons ?

L'enquête piétinait quand, de diverses localités voisines, on apprit que d'autres débris humains avaient été découverts également.

Tous ces restes avaient été mystérieusement dissimulés dans les endroits les plus inattendus par une personne inconnue, dont les allées et venues n'avaient éveillé l'attention de qui que ce fût.

A Kispest seulement, bourg voisin de Budapest, le boulanger Alex Maszlay avait remarqué les allures suspectes d'une femme qui avait toutes les allures d'une marchande de viande au panier.

Il l'avait vue se diriger vers une fosse, servant de dépotoir à la commune et y jeter des débris noirâtres qui dégageaient une odeur pestilentielle.

Pensant au danger que pouvaient causer de pareilles émanations aux enfants du voisinage, il avait vertement admonesté la femme. Celle-ci avait donné pour excuse qu'elle avait voulu se débarrasser de quelques morceaux de viande rendus impropres à la vente par la chaleur.

Examinés, les débris se révélèrent comme étant des visères humains.

On fit appel aux souvenirs des habitants des diverses localités où des restes mutilés avaient été mystérieusement dispersés, et tous s'accordèrent bientôt à reconnaître que leur découverte coïncidait avec le passage dans le bourg d'une marchande de viande au panier, une certaine Julia Szabo, femme de Stéphan Bognar, boucher à Budapest.

A tout hasard, la police se lança sur cette piste.

L'enquête révéla que Bognar, depuis quelques jours déjà, avait disparu de son domicile ; Julia avait expliqué aux voisins qu'il était parti en tournée dans le but d'acheter des bêtes, qu'il ramènerait sous peu aux abattoirs.

On apprit aussi que, depuis quelque temps, l'union ne régnait plus dans le ménage Bognar et que le mari menait une vie fort déréglée. Son commerce s'en était ressenti et périlait de jour en jour. Des scènes violentes éclataient continuellement entre les époux.

Julia Bognar, elle aussi, avait récemment disparu. Une perquisition révéla qu'on avait tout récemment lavé le plancher à grande eau. Quelques traces de sang, néanmoins, étaient encore visibles.

Le crime devenait indéniable.

Stéphan Bognar avait été assassiné dans son logis et son cadavre dépecé sur place.

La culpabilité de sa femme s'avérait évidente, mais tout laissait supposer qu'elle n'avait point agi seule.

C'est à Ujpest, où elle était allée chercher son fils Joseph, en pension chez des parents, que Julia Bognar fut arrêtée.

On la confronta avec tous les témoins. La figure crispée dans un rictus étrange, la marchande de viande niait. Vint le tour du boulanger Maszlay.

De haut en bas :

Les témoins qui ont vu la « femme au foulard rouge » viennent faire leur déposition.

Julia Bognar, cyniquement, déclare qu'on l'exhibe comme une bête curieuse à la foire. Une confrontation sensationnelle : le boulanger Maszlay reconnaît en Julia Bognar la marchande de viande au panier avec qui il s'est entretenu à Kispest.

Au cours de ses aveux, la criminelle montre sur la cuisse d'un agent comment elle a découpé les jambes de son mari.

La dépeceuse, anéantie, balbutie : « Je suis perdue ».

Ci-dessus : On n'a pu empêcher le jeune Joseph Bognar de lire dans les journaux l'horrible crime de sa mère.



1. — Le premier débris humain découvert au village d'Alag.

Le boulanger n'eut pas la moindre hésitation.

Il reconnaissait sans l'ombre d'un doute la femme qu'il avait vue au dépotoir de Kispest et à qui il avait adressé de vives remontrances. La voix de la femme l'avait surtout frappé.

— Dans ton panier, précisa-t-il en s'adressant à la femme, il y avait un grand morceau d'étoffe rouge, recouvrant tout son contenu. Dis donc que c'est pas vrai, la Bognar !

Cette fois, Julia se trouva décontenancée. Le magistrat qui procédait à son interrogatoire comprit toute l'importance de ce moment de défaillance. Il suffisait du moindre incident maintenant, pour lui faire avouer des aveux complets.

Sur un signe de lui, on introduisit dans la salle le jeune Joseph qui, ignorant tout de l'accusation portée contre sa mère, s'apprêtait déjà à s'élançer vers elle, les bras tendus, en criant « Maman ! Maman ! »

Et ce fut le coup de théâtre auquel le chef de police s'attendait.

Julia Bognar ne résista point à cette scène émouvante.

Elle éclata en sanglots et s'effondra, prostrée sur un siège, tandis qu'on entraînait son fils dans une pièce voisine.

D'une voix faible, presque éteinte, les yeux fixés à terre, la criminelle balbutia son effroyable confession.

Mariée depuis quinze ans, elle avait été heureuse jusqu'au jour où les affaires périlantes, son mari avait commencé à négliger son commerce et à la tromper avec de nombreuses femmes.

Des scènes continuelles éclataient entre eux. Un jour vint enfin où sous le coup de la colère le boucher, hors de lui, l'avait cruellement frappée.

C'en était trop. Se précipitant sur un meuble où elle savait trouver le revolver chargé dont son mari se munissait toujours, lorsqu'il partait en tournée aux foires, elle l'avait menacé de son arme, pour lui faire peur, assurait-elle.

Soudain, d'une main inexperte, elle avait pressé sur la gâchette et fait feu...

Stéphan Bognar, frappé d'une balle au cœur, s'était écroulé.

Atterrée, la bouchère résolut de faire disparaître le cadavre. Mais comment ? Transporter ce grand corps quelque part au loin ? Il n'y fallait point songer. L'enfourer au fond de son jardin, en y creusant un trou profond ? Elle avait à redouter les regards indiscrets des voisins...

L'idée lui vint de dépecer le cadavre et d'en disséminer les restes dans diverses localités.

Un premier voyage lui permit de se débarrasser de la tête du mort, qu'elle alla jeter dans le Danube.

Ses autres pérégrinations avaient été en partie rapportées par les témoins.

La dépeceuse de Budapest attend aujourd'hui en prison que les médecins aliénistes aient décidé de son état mental, qui semble fortement ébranlé.

Reste à savoir si la criminelle ne simule pas pour échapper au châtiement.

ROGER NIVÈS.

Les "Coquins"

VI (1)

LE « DOUBLEUR DE FOURGUES »

Il faudra, m'avait dit William, que je vous fasse connaître Julien. C'est un homme qui « sait causer ». Il a vu des choses. Il a une patente et une situation.

— Une « maison » ?
— Vous ne voudriez pas, me fait William indigné. Julien ? Une maison ? On voit bien que vous ne le connaissez pas. C'est un homme qui ne mange pas de ce pain-là.

William me conte la vie de Julien. Il a fait toutes les Amériques. Il y a fait aussi tout ce que peut faire un homme comme lui. C'est tout. Un matin, il s'est réveillé à l'orée de la vieillesse. Alors Julien a pris une détermination — celle de se chercher une situation :

— Mais, ajoute William, une situation qui représente. Julien a tout risqué, une centaine de sacs. Il a voulu les faire prospérer. Mais il est trop distingué pour se mêler au commerce de la femme. C'est un truc qu'il a fait quand il était jeune, parce qu'à ce moment-là on est « gonflé ». Mais pensez que Julien est « blanc ». Il a son casier propre. Il est électeur. C'est un homme qui vote. Vous vous rendez compte.

— Enfin, qu'est-ce qu'il fait, Julien ?
— Il est fondeur. Une bonne petite affaire qui marche. Vous verrez...

— Je veux bien, William. Mais mon enquête est sur les « coquins de coquins » et non pas sur les malfrats repentis.

— Si je vous conduis là, c'est que j'ai mes raisons. Soyez tranquille. Je ne vous ferai pas perdre votre temps.

Nous sommes allés chez Julien. William a raison, comme d'habitude. C'est vrai, Julien est un homme qui « cause bien ». Je ne veux pas dire que c'est un beau parleur. Pas du tout. Au contraire. Il parle peu. Mais tout ce qu'il dit est sensé et pensé. Un commerçant intelligent et de bonnes manières. Je suis charmé d'avoir fait sa connaissance.

Quand William m'a présenté à lui en lui disant ma qualité, Julien ne s'est pas livré

(1) Voir *Police-Magazine* n° 248 à 252.



aux plaisanteries classiques et faciles. Il ne m'a pas raconté que tous les journaux sont des menteurs ou autres aménités coutumières. Il m'a grandement intéressé en me parlant de la presse américaine qu'il connaît bien :

— Alors, ai-je dit à William, en sortant, Julien est un « coquin de coquin » ?

— Lui ? Au contraire.
— Qu'est-ce que le contraire d'un « coquin de coquin » ? Un coquin tout court ?

Julien est promis à la qualité de victime d'un « coquin de coquin ».

— Vous comprenez, me dit William, moi, je sais des choses de côté et d'autre. Je ne dis rien. Chacun fait ce qu'il veut ou ce qu'il peut. Je ne me mêle pas des affaires des autres pour les aider ou pour les empêcher. Je pense que vous allez voir et savoir du nouveau parce que Petit-Louis va se mettre en combine avec Julien. C'est tout.

— Qui est Petit-Louis ?
— Un homme que vous connaîtrez aussi.

Quand nous sommes retournés chez Julien, William n'a fait aucune allusion à Petit-Louis. Nous avons retrouvé Julien mordillant, à sa cou-

Petit-Louis a un drôle de petit nez pointu.



de

Coquins

Un admirable petit bossu est penché sur un grand livre de comptes.

Cassés, les bijoux sont méconnaissables.

tume, sa courte moustache grise. Il était dans son petit bureau propre, net et méticuleux. Nous avons visité l'atelier de fonte qui s'ouvre dans la cour. C'est un simple hangar dont un four occupe le milieu.

Pour entrer dans le bureau, nous traversons la salle des coffres. C'est le nom, un peu présomptueux, que lui donne Julien. Il y a là deux coffres : un très grand et un moyen, scellés dans le mur. C'est là que sont stockées les barres d'or ou d'argent. Car Julien ne s'occupe que de la fonte des métaux précieux.

Un aimable petit bossu, dans un recoin proche du bureau, est penché sur un grand livre de comptes.

Sa tâche n'est pas simple, comme on pourrait le croire.

— Vous ne pouvez pas savoir, m'expose William, ce que ça peut être compliqué, la comptabilité d'un fondeur. Du moins d'un fondeur comme Julien qui ne demande pas, vous pensez bien, son adresse à ses clients et qui ne paye pas à domicile.

— Un fourgue, en somme ?
— Il y a de ça, sourit William.

En effet, les entrées d'or, d'argent ou de platine chez un fondeur doivent être enregistrées soigneusement par poids et par désignation. C'est une formalité impossible à accomplir chez Julien qui ne peut pas livrer sa clientèle ni sa marchandise.

Il fait bien aussi, par-ci, par-là, de vraies affaires avouables. Elles sont strictement notées. Mais elles ne suffiraient pas à démontrer l'activité de la maison. Et puis, il peut arriver à tout moment qu'on perquisitionne pour rechercher les traces de bijoux

disparus et volés ; alors Julien doit pouvoir démontrer la provenance de ses « quantités ».

Le petit bossu est là pour établir en permanence une balance faussement exacte. Afin de justifier à tout instant d'une provenance régulière, Julien emploie le système bien connu de la « cheville ». Il est d'accord avec une autre maison similaire, à titre de réciprocité de façon à pouvoir dire tous les jours qu'une entrée de tant de poids et de telle matière s'est opérée chez lui la veille. Chaque matin les deux maisons communiquent par un coup de téléphone qui, en deux mots, établit une liste de « quantités » répondant aux entrées irrégulières de la veille ou du jour. La maison correspondante de Julien est importante, assez connue sur la place, et je m'étonne qu'elle accepte une telle combinaison. Mais j'apprends qu'elle fait, elle aussi, des affaires suspectes, qui sont, parfois les seules profitables.

La connaissance de Julien m'a valu aussi une documentation sur le travail de la fonte des métaux précieux. Ce qui me sera bien utile pour observer le mécanisme de la « coquinerie de coquin de coquin » qui m'a été promise.

Dès que la « came » — c'est-à-dire la « camelote », la marchandise, — a été apportée à Julien, il la met tout de suite à la casse et, aussitôt après la casse, à la fonte.

En effet, ce sont des bijoux desservis, car il ne s'occupe pas du commerce des pierres.

Cassés, les bijoux sont méconnaissables. Fondus, ils sont anéantis. Ce sont des opérations que la prudence conseille de faire au plus vite. Ne pas laisser de preuves.

Julien, dès son entretien avec le client, porte lui-même et tout de suite la « came » à la casse et à la fonte. Il n'a jamais eu d'histoires.

Petit-Louis a été boxeur. On ne s'en douterait pas. Il n'a pas le nez écrasé, ni les oreilles en chou-fleur. Il est vrai qu'il a été poids plume, ce qui excuse sa maigreur et son drôle de petit nez pointu. Rien qu'à regarder Petit-Louis, on voit qu'il est malin. Quand il était boxeur, ce devait être un « scientifique ».

Nous prenons l'apéritif du matin à la terrasse d'un petit café du faubourg Saint-Martin, William, Petit-Louis et moi. Petit-



Les bijoux passés à la fonte sont anéantis.

Louis arbore sous son veston à carreaux un prestigieux chandail bigarré. C'est le seul signe de son passé sportif. Petit-Louis fait une allusion à Julien qu'il doit aller voir dans la journée. Mais William, comme on dit, ne « manque pas le coup ». Il observe en toute cette affaire une absolue neutralité.

Petit-Louis ne se fait pas prier pour nous « rancarder » sur sa personne et ses desseins.

— J'ai payé, dit-il. J'ai durement payé. C'est vrai. Cela, William me l'a dit. Pour une seule affaire de cambriolage dans une maison isolée, Petit-Louis en a « pris » pour cinq ans. On estime généralement dans le milieu qu'il est une victime.

Mais Petit-Louis, désormais, a décidé de vivre sage, c'est-à-dire sans risques :

— J'ai payé, dit-il. Je ne paierai plus. Ce n'est pas qu'il ait renoncé.

— Les « casements » (1), dit-il, j'en ai fait, j'en fais encore. Mais, pour ceux-là, j'ai ma combine.

Il n'en dit pas plus. Je sais bien que je connaîtrai la combine de Petit-Louis. Je sais aussi que c'est un coup de « coquin de coquin ».

— Maintenant, m'explique William, après que Petit-Louis nous a quittés, il est en combine avec le monte-en-l'air de sa connaissance. Il s'intéresse à leur camelote.

— Il fait le fourgue ?

— Non. Il vous a dit qu'il ne payait plus. C'est dangereux, le coup de fourgue. Petit-Louis a trouvé autre chose. Il est intermédiaire entre les cambrioleurs et les recéleurs.

— Et il touche sa commission ? Je ne vous dirai pas que cela est fort honnête, mais, pour des coups de « coquin de coquin », vous m'en avez montré de meilleurs.

— Je ne peux pas vous en montrer de meilleur que celui-ci quand vous le connaîtrez. La commission de Petit-Louis ? Ça, c'est rien. Et, s'il la touche, c'est pour ne pas avoir l'air, pour parer le truc, si vous préférez.

William sait que Petit-Louis prépare un beau coup. Hier, il lui a montré un « lot ». Même, il lui a dit : « Du travail pour Julien ». Ensuite, avec son sourire malicieux, il a ajouté : « C'est un travail qui ne lui donnera pas trop de peine ».

— C'est un lot de cent billets, précise William.

— Alors ce petit bonhomme au nez pointu et au chandail enluminé va toucher cent billets ce soir ?

— Vous allez fort, fait William. D'abord,

la « came » n'est pas à Julien. Ce qu'il recevra, il le remettra aux « casseurs », à part sa commission. Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Et puis, s'il y a pour cent billets de valeur marchande, le fromage ne lui en donnera pas plus de dix à quinze mille. Le fourgue a ses risques. Ils commencent au moment où cessent ceux du voleur.

— Ainsi, Petit-Louis ne touchera que quinze billets au plus. Même pas ! La commission sur quinze billets.

William sourit :
— Je pense bien qu'il touchera ses cent billets tout de même.

Huit jours après, William m'a convié à un petit apéritif matinal au café du faubourg Saint-Martin.

— Si Petit-Louis vous intéresse... Petit-Louis a un autre complet dont les carreaux sont, cette fois, d'une autre couleur. Et un pull-over jaune, si jaune qu'on dirait qu'il sort de l'atelier de Julien le fondeur d'or.

Petit-Louis parle à William en termes discrets. C'est précisément de Julien qu'il s'agit. Je comprends que Petit-Louis a été chez lui, comme il nous l'avait dit l'autre jour. Et aussi que l'affaire a été conclue. Il indique le prix en ouvrant et en fermant plusieurs fois sa main gauche dont il écarte, à chaque fois, les doigts. Trois fois, cinq, quinze. Si c'est avec sa prime, bénéfice de l'opération, qu'il s'est offert ce complet impressionnant et ce splendide pull-over, elle a dû y passer tout entière.

Mais voilà qu'au cours de la conversation, il laisse entendre qu'il a planqué chez lui toute la « came ». Je ne comprends plus rien du tout :

— Il faut aller chez Julien pour comprendre, m'a dit William.

Nous trouvons Julien très calme, tout à fait comme à l'ordinaire. Mais William, dans la conversation, laisse tomber le nom de Petit-Louis :

— Il m'a dit qu'il était venu te voir ces temps derniers.

D'abord, Julien ne dit rien. Mais il pince les lèvres. Il est devenu subitement très blanc :

— J'ai mon rang à tenir, dit-il. Ça se serait passé dans le temps, à cette heure-ci, Petit-Louis, je lui aurais coupé la tête.

C'est tout. Que s'est-il passé entre ces deux hommes ?

William a pitié de mon impatience, peut-être de mon ignorance :

— Vous allez la connaître, me dit-il, la coquinerie de ce « coquin de coquin ».

C'est simple. Petit-Louis a bien été porter la camelote à Julien, comme il nous l'avait annoncé. Il s'est présenté chez Julien juste comme six heures venaient de sonner : « J'allais sortir, lui a dit Julien. Deux minutes de plus et tu ne me trouvais pas. »

Mais, précisément, Petit-Louis a choisi cette minute-là. Il sait qu'à six heures tout ferme chez Julien, bureaux et ateliers. Il a profité de la minute où l'atelier

est clos ; le personnel du bureau demeure une ou deux minutes de plus. A ce moment-là, il est trop tard pour mettre le « lot » à la casse et à la fonte. Les coffres sont fermés. Julien soupèse rapidement le « lot ». Il l'estime à quinze billets qu'il remet à Petit-Louis. Et il place les bijoux dans son tiroir de bureau.

Seulement, le lendemain, les bijoux ont disparu. Depuis des mois, Petit-Louis vient de temps en temps chez Julien. Il connaît les habitudes de la maison et la conformation des serrures. Les coffres, c'est un trop gros morceau. Il y faut un spécialiste. Mais pour faire jouer les pènes et les gâches, Petit-Louis ne craint personne.

L'opération, d'ailleurs, n'a pas permis à Julien la moindre hésitation. Il sait que Petit-Louis a fait le coup.

Petit-Louis a touché les quinze billets, qu'il a remis correctement aux cambrioleurs qui lui ont confié les bijoux. Maintenant, il est quitte envers eux. Mais les bijoux sont à lui. Et je conçois ce qu'il nous disait l'autre matin, à la terrasse du petit bar du faubourg Saint-Martin. Il continue ses « casements », mais il ne « paye » plus. Il continue ses cambriolages, mais il ne risque plus la prison. Les fourgues ne peuvent pas porter plainte.

Mais l'affaire n'est pas finie.

Petit-Louis est allé porter son « lot » à un autre fondeur. Il a repéré les autres de l'établissement. La maison n'a pas de scrupules exagérés. Mais elle est prudente devant la loi. Elle évite le risque. Que Petit-Louis donne son état-civil et son adresse. Il sera payé à domicile. A cause de cela, il touchera, cette fois, quarante billets. L'état civil, c'est facile. Petit-Louis a de faux « foffs » autant qu'il faut. Pour l'adresse, il y a Jane, qui a été un temps sa femme, qui est danseuse et qui ne vit pas à l'hôtel. Il arrange l'affaire avec elle et reçoit les quarante billets chez elle.

Et il reprend son lot dans le coffre avec Mécano. Mécano est un spécialiste du chalumeau. Il ne fait que ça. Il travaille pour le compte des autres. Dix billets pour son travail. Il ne s'occupe pas de ce qu'il y a dans le coffre. Avec ses dix billets avant l'affaire, il ouvre le coffre et il s'en va.

Il est resté à Petit-Louis trente billets et tout le « lot » qu'il a repris.

Alors, il continue... Mais tout a une fin. L'autre jour, William est venu m'appor- ter une nouvelle :

— Petit-Louis est fait. Il a été arrêté rue Tourlaque.

— Un fourgue a porté plainte ?

— Un fourgue ne porte jamais plainte.

— Alors ? Qu'est-ce qu'il faisait rue Tourlaque ?

— Il venait livrer des pierres fines qui provenaient d'un coup du mois dernier et qu'un copain l'avait chargé de négocier.

A la porte, avant d'entrer, il a été ceinturé. Il avait les pierres sur lui. Il était bon.

— Ce n'est pas de chance.

— Comme vous dites !

— Drôle de chose tout de même que cette arrestation rue Tourlaque, juste devant chez le fourgue. Mais puisque vous me dites que les fourgues ne portent jamais plainte...

— Jamais. Seulement, ils « indiquent »...

Nous avons vu réussir tous les coups de « coquins de coquins ». J'ai voulu achever cette enquête sur une affaire qui a bien fini. C'est-à-dire où le vice est puni, si la vertu n'est pas récompensée.

MAURICE CORIEM.

FIN

L'ancien boxeur ne se soucie pas d'être repris par la justice et de devenir peut-être le passager d'une de ces caravanes.



(1) Cambriolages.

L'AMOUR VÉNÉRAL AU PAYS DU DUCE

I. — Rico, l'ami des filles.

J'ai connu voici quelques années dans ce caravansérail qu'est Montparnasse un Italien qui, à l'époque se proclamait antifasciste et qui passait à la Goupole et à la Rotonde pour faire de la peinture.

Je dois avouer que je n'ai jamais eu le plaisir de voir ses toiles...

De quoi vivait cet étrange garçon ? Je ne saurais le dire au juste... Ou si je le disais, on me traiterait de mauvaise langue à moins qu'on ne m'accuse de déformation professionnelle !

Ce peintre sans toiles ni pinceaux s'appelait Rico. (Je ne change son nom que par discrétion.)

C'était un compagnon charmant, cultivé, bavard. Je savais qu'il avait pas mal voyagé. Il connaissait, paraît-il, les États-Unis comme son pays natal.

Un jour, Rico disparut des terrasses montparnassiennes. Les Montparnos, ses copains, le regrettèrent... Et des figures nouvelles vinrent remplacer la silhouette sympathique de Rico.

Des années passèrent.

Il y a quelques mois je reçus une carte d'Italie. Elle était signée Rico. Mon correspondant me disait que, si un jour j'allais en Italie, je n'avais qu'à m'adresser à lui pour qu'il me pilote aussi bien dans les musées que dans les bas-fonds des grandes villes.

Je notai l'adresse qu'il m'indiquait à Milan.

Et récemment j'eus l'occasion de serrer la main de mon ancien camarade.

Il m'attendait sur le quai de la gare, plus élégant que jamais. Je le reconnus d'emblée.

Type du héros antique bronzé par le soleil latin. Cheveu noir de jais, nez aquilin, yeux de charbon vifs comme une flamme.

Bavardage. Evocation de vieux souvenirs...

Puis :

— As-tu toujours du goût pour les vires dans les mauvais lieux ? demandai-je à mon interlocuteur.

Cette question ! gouailla-t-il avec un accent presque bellevois. Quand tu voudras, je te mènerai dans de drôles de coins... Tu verras, ça change de la rue de Lappe ou du boulevard de la Chapelle...

Nous primes rendez-vous devant la splendide cathédrale.

Nous n'avons pas beaucoup de chemin à faire, fit-il en me tendant sa main où étincelait un diamant brésilien. C'est là, juste derrière ces palais aux somptueuses façades de marbre...

Et il faisait un geste vague pour m'indiquer la direction de ce qu'il appelait le « quartier de l'amour ».

Des rues étroites, comme on en trouve à Marseille ou à Barcelone... Des pavois de linge multicolore aux fenêtres... Des ruisseaux empestés le poisson et les fruits avariés... Une odeur de safran, bizarre, tenace, flottant dans l'air lourd...

Et, dans ce dédale de *vicoli* et de *calli*, des gosses pouilleux, mais beaux, des *bambini* aux joues sales et aux yeux de braise, jouant aux sous et au bouchon...

Les maisons sont lépreuses et nombreuses sont celles étayées.

C'est la nuit ; ces louches venelles sont à peine éclairées par de fuligineux becs de gaz ; des chants napolitains s'échappent de cours pleines d'immondices, purs et bien timbrés.

Jusqu'à présent, nous n'avons rencontré aucune fille en faction.

— Comment se fait-il qu'on ne voie pas de femmes ? demandai-je à mon cicérone.

— Elles sont là, répondit-il en me désignant du doigt une maison plus basse que les autres, devant laquelle stationnait un groupe d'hommes. C'est un lupanar.

— On dirait plutôt une soupe populaire ou un asile de nuit...

— Mais non, c'est une « taule » comme vous dites à Panama. Et ces hommes qui attendent patiemment leur tour font la queue pour avoir droit au plaisir tarifé... Tu n'as qu'à regarder leurs gueules...

De fait, une impatience bestiale se lisait sur ces visages bruns. Le groupe s'augmentait de minute en minute. Et cela n'allait pas sans heurts, coups de coude, voire bousculade...

La porte de cet immeuble consacré à l'amour est propre, vernie ; elle contraste étrangement avec celles des maisons voisines. La façade, elle-même, est bien entretenue. Quelle différence avec les autres, lézardées et crasseuses !...

— Attends, tu vas voir le plus beau, me souffle Rico en me tenant le bras.

Nous restons immobiles quelques minutes. Je ne comprenais pas à quel spectacle mon camarade voulait me faire assister.

Soudain, la porte de la maison de tolérance s'ouvre, et une horrible matrone au visage couperosé pousse dans la rue trois individus débraillés.

— Ils cèdent la place aux autres, fait Rico.

Avec beaucoup de précautions, la tenancière laisse entrer dans son digne établissement trois hommes, pas plus, pour remplacer ceux qui viennent de sortir.

Un remous se produit dans la foule. Les hommes poussent pour entrer ou tout au moins pour gagner des places dans la queue.

Il y a des injures sonores, des coups d'épaulement, de grossières injectives qui sont les mêmes dans tous les pays.

— Bigre, la porte du paradis est sévèrement gardée par cette Cerbère à trogne de sorcière...

— Il faut ça ; autrement, ça serait des bagarres terribles. Si tu voyais le samedi, c'est bien pire... On entre ?

— Oui, je serais curieux de voir l'intérieur de cette boutique si achalandée...

Nous grossissons la foule. Toutes les dix minutes environ, deux ou trois hommes évacuent la place.

Cadence régulière comme celle du travail en série. Ces dames ne chôment pas, je vous assure. Elles n'ont pas le temps de se croiser les bras.

— Au suivant de ces messieurs !...

Rico, après un bref calcul, me prévient que nous en avons pour trois quarts d'heure environ à attendre notre tour.

— Bah ! nous aurons le temps de parler !

— Je te crois. Pour commencer, veux-tu m'expliquer pourquoi la foule se presse devant cette « maison »... Qu'a-t-elle de particulier ?

— Rien. Je t'en montrerai d'autres tout à l'heure. Tu y trouveras la même attente de mâles nombreux.

— Il n'y a donc en Italie de femmes faciles qu'au b... ?

— Non, certes, mais celles que tu rencontres dans la rue, au cinéma, au stade ne « marchent » qu'à condition de se faire épouser... C'est la mentalité des femmes italiennes. En Espagne, c'est d'ailleurs à peu près la même chose... Si tu es venu en Italie pour chercher une aventure amoureuse, je crains fort que tu ne reviennes à Paris assez désappointé sur ce sujet... Tiens, moi qui à Montparnasse avais des tas de femmes, ici, où je suis né, c'est tout juste si j'ai pu dénicher une petite amie... à part naturellement celles...

Il s'arrêta brusquement de parler comme s'il regrettait d'en avoir dit trop long.

— Celles... repartis-je.

En guise de réponse, il esquissa un geste évasif.

Quelques instants de silence dont je profitai pour examiner les gens qui nous entouraient.

Hommes bien habillés de vêtements aux coupes trop excentriques. Goût général pour les couleurs claires et les cravates voyantes. Cheveux gominés et parfumés d'essences de bazar. Employés de commerce, ouvriers d'usines, paysans de la campagne en « bombe »...

Enfin, notre patience est récompensée. Nous entrons avec un militaire.

C'est derrière la porte bardée de fer forgé un petit couloir carrelé de mosaïques blanches.

Et voici le salon...

Aux tables, des consommateurs avachis sur leurs banquettes...

Dans la salle, des filles à demi dévêtues qui sourient et s'offrent aux amateurs comme dans tous les établissements hospitaliers.

Certaines sont drapées de robes claires ou de châles espagnols...

Mais tout ceci n'est rien... Une maison close est internationale...

Pourtant, ici il y a une particularité qui n'existe nulle part ailleurs...

II. — Prostitution en Italie.

— Regarde, fait Rico. Regarde la grande glace derrière la caisse.

Je regarde.

J'avoue que je suis stupéfait.

Sur la vitre, les tarifs de la maison sont tracés. Les voici tels qu'ils sont affichés :

Tarif : 8 litres.

Une demi-heure : 20 litres.

Une petite heure (*orella*) : 40 litres.

Le coucher de la nuit (*nollata*) : 60 litres.

On est bien obligé de reconnaître qu'il n'y a pas de surprises possibles dans ces établissements. Chacun agit selon ses moyens.

Dans les pays du Midi, les choses se passent toujours avec des cris. La patronne, une forte femme aux appas opulents, hurle de la caisse où elle trône des obscénités afin d'encourager les clients hésitants qui restent sur les banquettes.

Elle vante les charmes et les talents particuliers de ses pensionnaires en termes choisis. Et elle n'arrête pas de crier :

— *Su, flanelisti, in camera!* Allez, « flanelles » (on appelle ainsi dans les « maisons » de tolérance les gens qui ne montent pas), montez dans la chambre !...

Puis elle donne des détails crus sur les différentes façons d'aimer.

Les portes des établissements de plaisir ouvrent à dix heures du matin. Dans la matinée, les filles traînent, encore mal réveillées, reçoivent leurs amants de cœur qui viennent à la « comptée », raccommodent leur linge et montent avec les rares clients qui arrivent de si bonne heure.

Leur déjeuner à peine achevé, les clients se ruent au plaisir. C'est le coup de feu, le « business » à l'abatage. Cela dure jusqu'à plus de minuit, jusqu'à ce que les hommes qui désirent un « coucher » gravissent les escaliers qui mènent aux chambres à la suite de la belle qu'ils ont choisie pour la *nollata*.

Les consommateurs attardés autour des tables sont gentiment poussés au dehors : Evacuons, évacuons ; on ferme, on ferme !

La maison que nous avons visitée avec Rico abrite quinze pensionnaires. Il en est de plus importantes qui possèdent jusqu'à trente femmes.

Dans les unes et les autres, les filles n'ont pas un instant de répit. Trente clients par

Rico m'a entraîné dans une rue louche et sombre, qui compte quatre maisons de joie.

jour, tel est leur « rendement » normal. Dans les villes de garnison, elles subissent plus de cinquante « passes ».

Ce qui est curieux en Italie, c'est que les tenanciers des maisons de tolérance ont passé entre eux une sorte de contrat. Ce contrat spécifie que les pensionnaires des « taules » ne doivent pas rester plus de deux semaines au même endroit. A l'expiration de leur *quindicina*, elles s'en vont travailler avec un mot de recommandation de Madame dans une maison d'une autre ville.

A toute règle, il est des exceptions.

Celles qui jouissent d'un succès notoire auprès des hommes de la ville sont gardées par faveur au delà de ce délai.

Cet ingénieux système d'échange permet aux maisons de renouveler constamment leur personnel. Les clients qui se lassent vite des visages sont les premiers satisfaits de ces changements de... programme. Il arrive que des filles, après un tour d'Italie, fêtent leur rentrée plusieurs fois dans le même établissement.

Il faut voir, me renseigne Rico, les effusions maternelles de la *padrona* à ces moments-là... Une vraie scène de famille, touchante...

La majorité des filles de joie se recrute dans la population campagnarde et même dans la petite bourgeoisie. Les quelques étrangères qui vendent leur sex-appeal dans les maisons italiennes sont des Nordiques à peau blanche et yeux bleus qui contrastent avec le teint brun des femmes indigènes.

La clientèle, à part la jeunesse et les militaires, compte bon nombre d'hommes mariés. A leur usage, sont installées des petites chambres discrètes à côté de l'escalier.

La prostitution est naturellement réglementée par des prescriptions de police.

En principe, comme dans tous les États, ces prescriptions ont pour but d'empêcher l'exploitation des filles par les tenanciers.

Pratiquement, elles demeurent sans effet. C'est entendu : les pensionnaires ont droit à la moitié de la somme versée par le client. Elles reçoivent même de l'argent pour les bas.

Mais il leur est impossible de sortir des dettes qu'on leur impose sous divers prétextes (lingerie, savonnets, parfums, fards, etc.).

Les dettes les accompagnent d'une maison à l'autre dans une sorte de compte courant surveillé par les patrons de maison.

Puisque, vis-à-vis de la police, elles ne peuvent être séquestrées pour dettes, le règlement est habilement tourné de cette manière...

Rico m'a entraîné dans une autre rue, aussi louche et aussi sombre, qui compte quatre maisons de joie.

Dans celle-là, il paraît très connu. Au lieu de faire la queue comme tout le monde, il pousse une petite porte, me conduit par un corridor aux senteurs d'eau de vaisselle et m'introduit dans le salon-estaminet.

C'est l'heure d'affluence.

Des vagues d'hommes déferlent et entourent les femmes qui traversent la pièce en revenant de « passe ». Les autres demoiselles sont parquées derrière une grille de fer forgé. Je lis sur cette grille un écriteau :

*Posto Reservato
Alle Signorine.*

Autrement dit, c'est le compartiment des dames seules. Pour y être admis, les hommes doivent acheter un jeton à la caisse et appeler la dame de leur choix par un signe de l'index accompagné d'un petit coup de sifflet.

Le tarif est également affiché sur la glace. C'est une boîte beaucoup plus chic à en juger par ce barème des prix.

Tarif : 50 litres.

Moment prolongé : 100 litres.

Coucher (*nollata*) : 200 litres.

Nous nous sommes assis à une table. Rico a commandé des rafraîchissements.

Il fait un chaleur tropicale dans ce salon lourd de l'odeur de femmes et de tabac.

Une fille est venue à notre table.

— Grazia, me présente Rico qui me semble être au mieux avec cette demoiselle brune et jolie.

— Enchanté...

Notre compagne est presque nue. Ses seins sont durs et fermes, terminés par une pointe noire violacée.

J'essaie de la faire parler.

En vain.

Elle réplique par des sourires niais ou par des banalités effroyables. Elle a l'air d'être engourdie par la chaleur ambiante. Entend-elle seulement les encouragements frénétiques de la patronne :

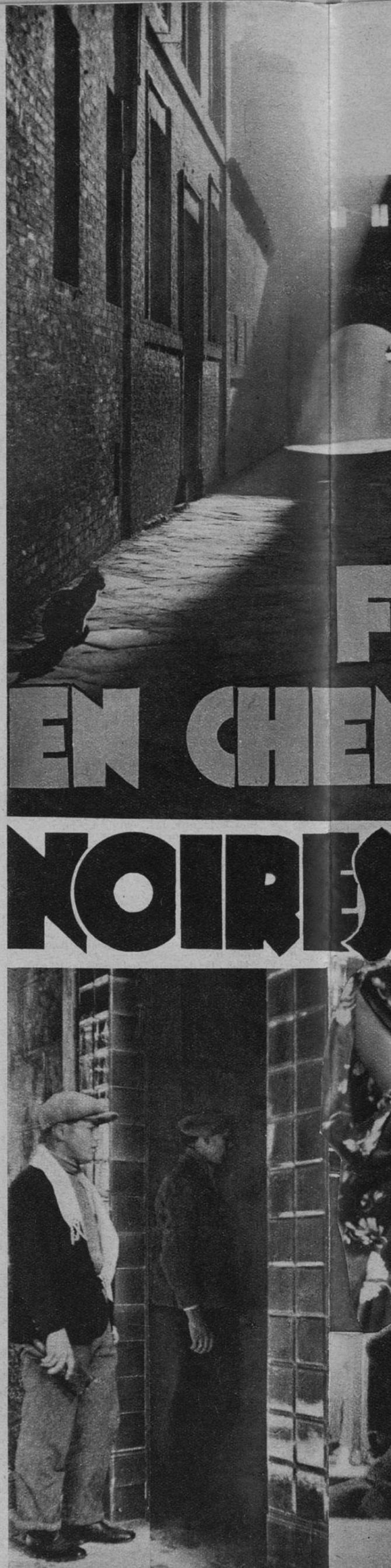
— Eh ! Giovanotti, jeunes gens, montez vous amuser avec mes belles petites !...

Les hommes accueillent ces invites avec des sourires bêtes et ne bougent pas, ravis à leurs canapés de velours rouge.

— Vous êtes des ramollis, des impuissants, injective de nouveau Madame en mettant les mains en porte-voix.

Les *flanelisti* ne bronchent pas, indifférents à tout, du moment qu'ils dévorent

On dirait plutôt l'entrée d'une soupe populaire ou d'un asile de nuit.



Rue du vieux quartier de Milan.

des yeux les filles nues qui se pavant dans leur « cage à ours ».

Alors la tenancière devient plus douce. Elle fait allusion à la fin de la *quindicina* et aux départs des pensionnaires.

— C'est la dernière nuit de mes petites. Demain, elles seront dispersées aux quatre coins de l'Italie. Décidez-vous, montez, les gars, avec mes petites « gallinettes »... Elles sont si gentilles !...

Les paroles fléchissent par porter.

Deux ou trois hommes se lèvent, se dirigent vers la grille de fer, font un signe...

Nous les suivons des yeux grimant l'escalier recouvert de fresques d'avant-garde...

III. — La vie est dure pour ces dames de maison.

Rico vient de parler à Grazia, vite, très vite, et, je crois bien, dans cet argot italien qui ressemble à notre vieux « javanais ». L'ordre des syllabes est interverti et on y en ajoute de nouvelles qui reviennent tout le temps.

Grazia a répondu dans le même langage. Mon cicerone s'est excusé :

— Je lui ai demandé qu'elle te fasse ses confidences. Ça t'édifiera plus que tout ce que je pourrai te raconter...

Puis, se tournant vers la fille qui, avec son bâton de rouge, corrige le dessin de ses lèvres, il lui demande :

— Combien fais-tu de passes par jour ici ?

— Au moins trente... Autrement, je ne pourrais pas y arriver...

J'étais surpris. Dans cette boîte où les tarifs sont élevés...

Elle m'expliqua, en débitant ses phrases comme une leçon :

— Nous devons payer à la *padrona* quatre-vingt litres de pension par jour. C'est le prix d'un palace... C'est dire si on est « estampées »... En plus de ça, il y a d'autres frais, pour les boissons, le petit déjeuner... Ça nous mène à 120 litres par jour. Sur chaque passe, nous laissons la moitié à la patronne. La moitié qui nous revient est retenue en compte pour notre pension. En ces temps de crise, les clients ne nous donnent pas de pourboires. Alors, faut pas être « faignante » si l'on veut manger tous les jours sans faire de dettes et rapporter une comptée correcte à son petit homme...

A ce moment, Rico qui décidément semble être chez lui me fait signe de le suivre.

Il me montre un petit cabinet qui donne sur l'escalier. Dans cette pièce minuscule et mal aérée, la sous-maitresse est assise à un bureau et, montre en main, elle chronomètre le temps que les filles passent dans les *cameras* avec les clients.

La maison est bien tenue ! La sous-maitresse note sur un registre l'horaire des séances et rappelle à une juste compréhension des choses les oublieuses qui perdent leur temps mal à propos...

Un matin, Rico est venu me prendre à l'hôtel et m'a amené rue Fiori Chiari où se trouve la boîte de Grazia.

— C'est l'heure où je peux discuter tranquillement avec elle, m'expliqua-t-il.

Dix heures sonnaient, quelque part, au campanile d'une église.

Dix heures, dans les maisons de tolérance, c'est l'heure des « barbeaux ».

Ces messieurs viennent prendre des nouvelles de leurs femmes et empocher leur recette. Ils ont le genre de tous les « macs » du monde entier. Naturellement, leur race, leur type brun les apparentent plus particulièrement aux nervis corses et aux souteneurs marseillais.

Les *macarones* sont presque toujours des types du Midi. Est-ce le climat qui prédispose à cette profession libérale ?

On ne saurait dire au juste. Toujours est-il que les pays latins fournissent un contingent beaucoup plus important de souteneurs et de trafiquants en tous genres que les pays nordiques.

Le tarif de la maison est ostensiblement affiché.

Il peut paraître étrange que, dans une dictature, les souteneurs aient droit de cité.

Comme j'en faisais part à Rico, celui-ci eut un mince sourire sur ses lèvres sensuelles, et me répondit :

— En France, la plupart des « hommes du milieu » se débrouillent pour avoir une « couverture »... Ils sont camelots, représentants de commerce, que sais-je, moi ?... Ici, en Italie fasciste, ils sont plus « marles » ; la plupart sont fonctionnaires ; ils rentrent dans les milices fascistes... Ça leur vaut honneur et tranquillité...

— Je croyais que la police s'était vantée d'avoir supprimé totalement les souteneurs...

— Comment veux-tu supprimer les « barbeaux » quand il existe des maisons de tolérance... Qui dit l'un implique nécessairement son complément direct : les *frufiani*.

— Par qui sont recrutées les femmes de maison ? Par des « placeurs » comme en France ?

— Pas tout à fait... Les recruteurs des patrons ne sont pas des « hommes du milieu » qui racolent les filles dans les bals ou dans la rue. Ce sont neuf fois sur dix des « amateurs », et non des professionnels, des beaux gosses qui séduisent d'abord leurs amies mineures et les vendent ensuite pour un bon prix aux « tauliers »...

Ces représentants officieux des maisons d'illusions changent souvent de domicile et cherchent à cacher leurs louches agissements derrière le masque d'une profession honorable. Ils hantent les cafés et les dancings où ils approchent leurs victimes avec force promesses d'une existence brillante et facile.

Leur trafic prit tant d'ampleur qu'en 1928 une circulaire du Ministère de l'Intérieur recommanda ces individus à l'attention spéciale des autorités.

Des rafles, des enquêtes épurèrent les endroits publics où ces messieurs avaient coutume d'aller.

La police fasciste prétend qu'actuellement les souteneurs et leurs complices ont complètement disparu, anéantis par les opérations d'assainissement.

Ce disant, Rico arbore sur ses lèvres le plus énigmatique des sourires...

Ferait-il partie de ces jeunes gens de famille qui portent une arête à la place de colonne vertébrale ?

Je n'ose pas le lui demander carrément. Mais on ne m'enlèvera pas cette idée qu'il « en croque », comme on dit à Montmartre...

IV. — Les maisons de rendez-vous et les grandes courtisanes.

Il est un principe qu'il ne faut point négliger en Italie : *plaire à l'Eglise et à l'armée*. Respecter ce principe, c'est faire preuve d'intelligence et c'est s'assurer toutes les protections.

Conformément aux dogmes de l'Eglise, les autorités cherchent à empêcher tout rapport sexuel en dehors des « liens du mariage » ; elles combattent donc la prostitution sous toutes ses formes.

L'Etat entreprend à tous moments de grands travaux publics, routes dans les montagnes, agrandissement des ports, etc...

Ces militaires et ces ouvriers, envoyés loin de leur famille, ont besoin de femmes.

L'Etat doit donc favoriser l'installation de nouvelles maisons hospitalières dans les contrées sans femmes, et, en même temps, sur l'instigation du Vatican, retirer l'autorisation à une partie des maisons des grandes villes.

En effet, depuis plus de douze ans de régime fasciste, on a pu remarquer une diminution appréciable des établissements de plaisir situés dans les *calli* et les *vicoli* des bas quartiers.

Il y a donc un paradoxe : créer d'une part, démolir de l'autre.

Cela est en contradiction flagrante avec l'idée mussolinienne de la reconstitution de la famille.

La famille, dans le sens patriarcal, exige des maisons surveillées par l'administration et les services de santé et aussi une prostitution ambulante réglementée par des ordonnances de police, afin de créer ainsi une soupape d'échappement aux instincts sexuels refoulés.

Cette double face du problème fait qu'on ne s'étonne pas de voir augmenter de nouveau le nombre des maisons, en 1935, même dans la Rome vaticane.

Cela s'explique par ces paroles de Rico que je cite textuellement :

— Tu saisis, fait-il. Les hommes politiques en vue vitupèrent dans leurs écrits contre les « asiles du péché », la « honte du XX^e siècle »... Mais, le soir, quand ils quittent leurs bureaux, ils n'ont qu'une hâte : c'est de courir dans ces établissements qu'il condamnent avec grandiloquence... Les tenanciers qui ont oublié d'être bêtes obtiennent toutes les concessions qu'ils désirent...

Voilà pour les maisons reconnues officiellement...

Comme partout ailleurs, il en est d'autres, des clandestines, que l'on découvre sous les formes les plus diverses.

Dans toutes les grandes villes, il y a, tolérés par la police, des lieux de rendez-vous

La salle-estaminet où l'on peut se rafraîchir en attendant...

secrets, fréquentés par la classe riche. Ce sont les *casas da thé* (maisons de thé).

Les femmes s'y recrutent comme dans le reste de l'Europe dans les milieux bourgeois et elles viennent dans ces salons non par nécessité, mais pour se payer le superflu.

Rico m'a fait visiter plusieurs de ces maisons de rendez-vous. Ce sont des « boîtes » discrètes pour un public raffiné et aisé.

Les pensionnaires partagent ici aussi avec Madame. Il s'agit souvent de sommes considérables.

Ces maisons sont tolérées tacitement, mais elles ne sont pas à l'abri de tout risque. Si elles ont dans leur clientèle des hommes politiques ou des commissaires de police, les dangers de fermeture sont écartés.

A côté de ces maisons de rendez-vous, il existe des salons de couture et de modes qui ne tirent pas leurs revenus principaux de l'habillement de leurs contemporaines.

Dans beaucoup de ces salons, la patronne fait l'entremetteuse. L'amour se célèbre alors dans des arrière-boutiques aménagées à cet usage.

Les annales de police démontrent que des entremetteuses d'un genre spécial allaient, dans leurs entreprises pour procurer de la chair jeune et fraîche aux clients, jusqu'à passer des nuits entières dans les gares afin d'attirer de candides paysannes en voyage.

Les agents et les *carabinieri* ont mis fin aux agissements de ces matrones. Seule, l'entremetteuse qui chuchote tout bas a pu échapper. Celle-ci va du palais princier chez la courtisane en vogue et la patronne de *casas da thé*. Elle prête de l'argent, vend de vieilles robes, fait des massages, sert de manucure et d'intermédiaire aux rendez-vous de toutes sortes.

Nous passions dans une rue calme. Mon cicerone inlassable me désigna une maison à la porte de laquelle une plaque de cuivre indiquait :

Pensione di artisti.

Maisons meublées, pour la plupart dénuées de tout confort, où n'habite en général aucune artiste digne de ce nom...

Y logent des entraîneuses de boîtes de nuit, des irrégulières du tapin, des serveuses de maisons de joie.

Adressez-leur la parole. Demandez-leur ce qu'elles font.

Invariablement, toutes vous répondront :

— *Sono un' artista !* Je suis une artiste ! Dans leur for intérieur, peut-être le croient-elles !

Les hommes les plus riches et les plus exigeants recherchent les liaisons avec les chanteuses de café-concert.

A la sortie des artistes, on voit des files de Bugatti à deux places où la jeunesse dorée en mal d'amour attend la *canterina* à la voix chaude afin de l'enlever pour la nuit...

Rico m'a montré les propriétés de plusieurs *cortigianas* (courtisanes) en renom. Le Gouvernement fasciste qui a pourchassé la basse prostitution non déclarée s'est incliné devant les grilles ornées de bronze des villas Renaissance où vivent les femmes richement entretenues par les magnats de la politique...

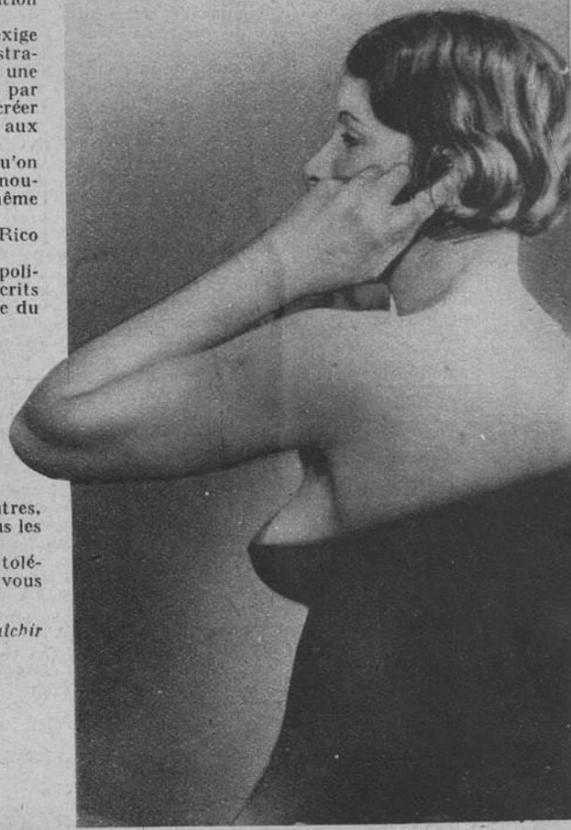
Ces femmes ont leur raison d'être, leur rôle.

Elles renseignent le Gouvernement sur les opinions des gens qu'elles fréquentent.

STÉPHANE ROCHE.
Adaptation Bazal.

Certaines courtisanes renseignent le Gouvernement sur les opinions de leurs clients.

FILLES HEMISES



VAUTOURS

Contrebandiers de Guerre



La maison de M. Rickett dans le Berkshire.



M. Rickett, concessionnaire des pétroles abyssins, voyage beaucoup en ce moment.

II (1)

Le ciment ? Certainement, fit M. Foutéki, en croisant ses jambes. Excellente chose que le ciment, mais très coûteux. Voyez-vous, dans mon pays, on ne l'emploie guère que pour les constructions militaires. Nous sommes si pauvres et les tremblements de terre sont si fréquents ! Des maisons de briques sont plus vite relevées... Ah ! vous venez encore de perdre le coup. Je vous ai cependant dit que les ciseaux gagnent sur le papier. Voyons, recommencez.

Cela faisait près d'une heure que nous jouions au jan-ké-pon, un jeu invraisemblable que M. Foutéki s'obstinait à vouloir me mettre en tête.

Il était onze heures du soir et le *Schwarz-Gelb*, cargo fantôme des munitionnaires du Négus, ne devait appareiller qu'à deux heures du matin.

— Voyez M. Foutéki, n'avait recommandé le Français Jacques Montagne. Le Japonais en sait plus long que tout le monde.

M. Foutéki, je l'avais déniché à fond de cale, assis sur une caisse de balles de mitrailleuse, fort occupé à se polir les ongles.

— Kiao, un philosophe nippon, a écrit : « C'est par les ténèbres qu'on accède à la lumière », me dit-il.

Et, tout aussitôt :
— Savez-vous jouer au jan-ké-pon ? Non ! Eh bien, montons au salon. De toute nécessité, il vous faut en apprendre les règles. Sinon, comment espérez-vous comprendre quelque chose à ce qui se passe autour de vous ? Précisément, elles ont été établies par Kiao.

L'instant d'après, installés sur une banquette et cherchant à deviner la pensée de l'autre, nous avions commencé cette bizarre partie entremêlée de questions et de réponses.

— C'est le jeu des ciseaux, de la pierre et de la feuille de papier, m'expliquait gravement M. Foutéki. La pierre gagne sur les ciseaux et les ciseaux gagnent sur le papier, lequel gagne à son tour sur la pierre en l'enveloppant. Donc, vous êtes un ami de Grégory Kourbassov ? Là, coupez le papier... Très intelligent, Grégory, un peu forban, mais si sympathique. L'ai connu à Kharbine. Ah ! ce chemin de fer chinois, quel guépier ! Non, les ciseaux ne peuvent pas couper la pierre. C'est l'évidence même, voyons... Et dire que tout va recommencer avec le canal. Les hommes se sont toujours disputé les grandes voies de communication.

— Ne croyez-vous pas, fis-je, qu'il manque un élément à votre jan-ké-pon ? L'eau, par exemple.

— Tiens ! pourquoi cela ?
— L'eau qui durcit le ciment comme de la pierre ?

M. Foutéki lia son regard au mien, puis plissant ses paupières ombrées de longs cils noirs :

— Certes ! l'eau durcit le ciment, mais alors le passage est obstrué.

— Croyez-vous, M. Foutéki, qu'il le serait pour tout le monde ?

— Cela dépend beaucoup du moment choisi par le joueur. Il y a parfois de l'adresse à se montrer maladroit dans une partie qui semble désespérée : Kiao.

— Plait-il ?
— Je dis que cet aphorisme est de Kiao, notre philosophe.
— Très profond. Et ce Kiao songeait-il à l'Angleterre quand il émettait ces subtiles pensées ?

— J'en doute, mais qui nous empêche de suivre son vertueux enseignement et de l'adapter au jeu présent ?

— Le jan-ké-pon ?

— Puisque vous êtes passé par Suez, poursuivit M. Foutéki, imperturbable, avez-vous remarqué combien l'entrée du canal ressemble fort à celle d'une nasse. Une fausse manœuvre, et la trappe se referme sur les imprudents qui s'y sont engagés... C'est curieux que les Italiens n'aient pas songé à cela. Bien sûr, personne ne saurait nourrir d'aussi noirs desseins, mais il faut compter avec les coups du sort, la malchance, l'accident enfin. Voyez ce pauvre ministre Rossi, un vieux compagnon de Mussolini que le *Duce* avait chargé d'organiser des bases de ravitaillement en Erythrée. Il partit confiant, voici deux mois. Pourquoi prit-il l'avion et pourquoi s'arrêta-t-il au Caire, un aérodrome impossible, plein d'incertitude ? Une aile qui se brise et le voilà victime de ce stupide accident dont les ministres, tout comme les généraux et leurs armées, devraient tenir compte dans leurs plans. Non seulement les ciseaux coupent le papier, mais ils tranchent le fil du destin plus sûrement que le glaive romain. De petites mains suffisent pour les manier. Cette pensée est encore de Kiao, bien qu'un grand capitaine anglais, Wellington, émit quelque chose de semblable à Waterloo. Et c'est finalement Wellington qui abattit Napoléon...

— « Oui, continua M. Foutéki, je me demande quel miracle viendrait tirer d'affaire Mussolini si Suez se refermait sur les 300 000 hommes qu'il a concentrés à Massaouah, à plus de quatre mille kilomètres de la mère patrie ?

Nous poursuivîmes un moment notre partie en silence. On eût dit que M. Foutéki trouvait à ce jeu je ne sais quelle satisfaction intérieure, calme et voluptueuse. Ses gestes étaient courts et mesurés et ses yeux ne se relevaient que pour rencontrer les miens. Par la porte entrouverte, nous parvenaient les glissements furtifs des matelots allant et venant sur le pont.

Prévoyant une question sérieuse, le Nippon prit une pilule d'opium dans une petite bonbonnière.

Je demandai d'un ton détaché :
— Quelle importance le canal peut-il présenter pour votre pays, M. Foutéki ?

— Vous voulez sans doute dire en quoi le conflit italo-britannique peut-il nous intéresser ? rectifia doucement mon interlocuteur. Réfléchissez. Pourquoi la France fait-elle effort pour l'écartier ? Parce qu'elle tient à sa tranquillité, donc à la paix à ses frontières. Nous aussi, nous tenons à notre tranquillité, mais celle-ci ne peut être assurée qu'autant que l'Angleterre et l'Italie auront assez de besogne sur les bras, en Europe et en Afrique, pour ne plus penser à l'Asie, surtout à la Chine qui demeure notre affaire à nous, Japonais. Nous pouvons bien rendre à nos amis leurs politesses, n'est-il pas vrai ? acheva-t-il avec un bon sourire.

— Le jan-ké-pon est plus compliqué que je ne pensais, fis-je en me levant.

— M. Foutéki a trouvé un nouveau partenaire, à ce que je vois. Et je parie qu'il a encore gagné.

Sa large silhouette s'encadrait dans le chambranle de la porte, Grégory Kourbassov, nous interpellait, goguenard.

— Votre ami fait de rapides progrès, s'excusa le Nippon. Ces choses lui paraissent déjà moins obscures. Mais c'est assez pour une première séance. Appareillerons-nous à l'heure dite, Kourbassov ?

— Rien ne s'y oppose plus, répondit le Russe. Notre ami Otto Kipperburger a su donner aux autorités du port tous les apaisements désirables. Il nous revient de chez l'avoué maritime avec des papiers en règle. Le temps de barbouiller notre nouvel état-civil sur la coque, et, à la marée montante, nous larguerons. D'ailleurs, j'ai fait

lever la passerelle et tout le monde est à bord.

Puis, s'adressant à moi plus par ticulièrement :

— Cher vieux garçon, j'ai quelque chose à vous montrer qui prouvera votre curiosité

Au pied du grand mât, une bache dissimulait un objet de forme cylindrique. Kourbassov souleva l'un des coins :

— Voyez, dit-il.
— On dirait une cheminée.

— C'en est une, en effet. Une cheminée de rechange ou plutôt de camouflage. Nous la hisserons près de l'autre dès que nous serons en vue de Gibraltar. Quelques retouches de peinture à la coque, les mâtures avant que nous abattrons pour modifier l'aspect général de notre ligne et bien malins seront les guetteurs qui pourront identifier au passage l'honnête paquebot qui sera devenu le *Schwarz-Gelb* avec le cargo qui va quitter Hambourg dans un instant. Les informateurs anglais et italiens — il s'en trouve certainement plusieurs qu'inquiètent nos faits et gestes — en seront ainsi pour leurs frais.

Kourbassov jouit un moment de l'admiration que je ne cherchais pas à dissimuler ; puis, soudain, d'une voix assurée :

— Franchement, vieux compagnon, ce macaque de Foutéki, est-ce qu'il vous a entretenu de son projet ? Ce n'est pas que je me méfie de lui, mais j'aimerais savoir ce que vous en pensez. Foutéki est un homme sûr, peut-être trop peu loquace à mon gré, quoique cette qualité ait son prix. J'ai pu l'apprécier en Chine en des circonstances difficiles. On doit pouvoir se fier à son jugement bien que, lui, ne se fie complètement à personne. Son affaire de ciment a trouvé chez nous des partisans parmi lesquels Edgar Lansing n'est pas le moins chaleureux. Ce qui est dans l'ordre. Cela cadrerait tellement avec les vues de Londres. Pour ma part, je suis plus réservé. Je vois bien le côté avantageux de l'entreprise, mais si les difficultés ne m'effraient pas, je ne me dissimule pas cependant que nous allons cette fois nous placer entre l'enclume et le marteau. Une situation que je n'aime pas beaucoup... Car, enfin, envoyer des armes, c'est du négoce. Et, comme on dit en France : pas vu, pas pris. Bloquer le canal n'est rien, mais la certitude d'être reniés ensuite par ceux-là mêmes qui nous auront poussés par les épaules, cette dernière perspective me fait hésiter... Il va de soi que le Japonais pas plus d'ailleurs qu'Edgard Lansing ne m'offrent de garanties formelles. La manœuvre exécutée, à nous de nous débrouiller pour tirer notre épingle du jeu... si même on nous en laisse et le temps et la possibilité.

Une disparition sans phrase, c'est encore le moyen le plus radical qu'aient trouvé les services d'espionnage de se défaire des témoins de leurs opérations occultes. Ici, l'enjeu est à ce point considérable que ni Londres ni Tokio ne balanceront une seconde... Ma vie ne vaudra plus dix pence.

Il parlait, ses mains, puissantes et lourdes, agrippées à la rambarde, son regard fixant l'apparente immobilité des quais où les lampadaires s'efforçaient de percer la bruine de rais lumineux.

— Dans ce cas, avancai-je, pourquoi ne pas renoncer à ce projet ? Il serait si simple de débarquer cet excellent M. Foutéki en l'invitant à frapper à une autre porte.

Kourbassov hocha la tête :

— Pas si simple que vous l'imaginez. Si ce projet doit bientôt prendre corps, — et Lansing, qui s'est chargé d'en poursuivre les négociations avec qui vous devinez, soutient que ce n'est plus qu'une question d'opportunité — il constituera la plus belle réussite de ma carrière. Dix voyages du *Schwarz-Gelb*, plein à couler, ne nous rapporteraient pas autant que le chargement de ciment que nous aurions à naufrager dans le canal. L'équipage ne vit plus que pour cette idée. Ce qui peut advenir par la suite, ils s'en f... Pas la peine d'espérer les retenir maintenant. Et ce n'est jamais moi

qui abandonnerai mes hommes au moment du risque. Il n'est pas jusqu'à votre compatriote, Jacques Montagne, que ce projet ne séduise. Aussi je me demande si je ne suis pas un vieux fou d'hésiter si longtemps. Dommage que vous ne nous accompagniez pas. A nous deux on trouverait peut-être un moyen de tout arranger.

— Une question, Grégory ! Se peut-il que les *Renseignements Italiens* soient tenus dans l'ignorance complète du plan de leurs adversaires ?

— J'ai des raisons de croire, au contraire, que Rome est parfaitement au courant, répondit Kourbassov après un silence. Pour silencieux qu'il soit, leur service de contre-espionnage est un des plus fins que je connaisse.

Lansing vous a-t-il dit que, se trouvant à Londres il y a quinze jours, des papiers qu'il avait dissimulés dans sa garde-robe lui furent subtilisés à l'hôtel pendant son sommeil ? L'enquête de Scotland Yard établit que le locataire de la chambre voisine, un Italien disparu peu après, n'était pas étranger à ce vol. Et, parmi l'équipage même de ce cargo, n'avons-nous pas eu à dépister un maître-coq se disant Portugais, dont un interrogatoire un peu serré révéla qu'il appartenait en réalité à la marine du *Duce* ? Celui-là, certes, ne trahira plus. La *Gestapo*, entre les mains de laquelle nous l'avons remis, lui appliquera les lois en vigueur sur l'espionnage économique. S'il s'en tire avec moins de dix ans, c'est que son étoile le protège.

D'ailleurs, au point où nous en sommes, plus rien ne peut nous arrêter. Un tel secret ne pouvait se garder plus de quelques semaines. Désormais, on sait qui nous sommes et ce que nous voulons. Je suis persuadé que l'heure de notre départ de Hambourg sera connue vingt minutes plus tard de Rome et que, dès cet instant, les spécialistes de l'amirauté s'efforceront de suivre mille après mille notre trajet sur une carte. Tous les bâtiments qui, sur l'Atlantique et la Méditerranée, voguent sous les couleurs italiennes signaleront notre passage par T. S. F. Bah ! une seule chose importe pour moi : tromper la surveillance établie autour de Gibraltar et de Suez afin d'éviter l'embargo. Mais de cela je me charge et mes précautions sont prises. Pour le reste, c'est un peu comme si nous jouions cartes sur table. Il en sera ainsi tant que les événements n'auront pas pris une allure plus brutale. Après, dame ! je crains qu'il ne faille en découdre...

A deux heures, très exactement, comme

Et voici qu'on reparle de ces mystérieuses caisses d'armes expédiées en Amérique du Sud et qui revinrent en France remplies de sable et de cailloux.



(1) Voir *Police-Magazine*, n° 252.

DES MERS



M. Rickett (adossé au bastingage) a été, ces jours derniers, questionné par bien des journalistes au cours de ses voyages. Mais il ne dit rien ou presque rien.

un rapace des mers et de la nuit, le Schwarz-Gelb virait de bord et, tout de suite après avoir doublé les docks de la Hamburg-Amerika-Linie, prenait le milieu de l'Elbe. Kourbassov veillait sur la passarelle près du capitaine de navigation, un ancien officier du Bremen, premier du nom, vous savez ce corsaire allemand qui ravagea l'océan Indien en 1914. On ne pouvait mieux choisir pour diriger un tel équipage : vingt et un matelots nordiques habitués à transporter toutes

Le canal de Suez que certains contrebandiers de guerre ont l'intention d'obstruer avec du ciment, si...

sortes de cargaisons suspectes et qui, sans se dissimuler le caractère criminel de leur activité, n'en considèrent pas moins la contrebande, la piraterie comme des moyens légitimes de gagner de l'argent tout en satisfaisant à leur nature aventureuse.

Je rejoignis Edgar Lansing que j'avais vu se diriger vers la plage arrière. En dépit de son allure placide d'abonné des circuits de l'agence Cook, l'Anglais me semblait plus compliqué que les autres, exception faite peut-être pour l'agent du Service de Protection Nippon, M. Foutéki.

L'évocation de souvenirs africains, de relations communes, dont celles de feu le colonel Lawrence et du major David Herbert Young, fit progresser la confiance. Nous en vinmes bientôt à agiter le sujet d'actualité, Lansing était intarissable sur l'Éthiopie où il a longtemps vécu. Il offrait vraiment l'image du broussard mêlé aux mille et un trafics qui se pratiquent dans les pays limitrophes de la mer Rouge. Chercheur d'or, vendeur de sel, chef de bandes, esclavagiste, Lansing avait été tout cela, sans jamais perdre de vue les intérêts de Downing-Street qui lui accordait son investiture.

Je remâchai deux ou trois fois une question qui me brûlait les lèvres et, le regard perdu dans le sillage du cargo, me décidai à la lâcher tout à trac :

— Ce Rickett, qu'on présente comme un nouveau Lawrence, c'est l'homme de l'Intelligence Service, n'est-ce pas ? Mais a-t-il trouvé en Éthiopie autant de pétrole qu'il veut bien le dire ?

Lansing parut pris alors d'une jubilation intense. Puis, m'examinant avec une certaine considération, il me saisit le bras qu'il serra fortement.

— Sacré farceur ! vous jouez à l'indifférent qui ne se soucie guère des affaires d'autrui et vous enragez de ne pas en savoir plus long.

Il bourra une pipe qu'il alluma dans le creux de l'estomac :

— Ecoutez, mon cher, nous sommes entre gens du même bord, hein ? Voulez-vous que je vous parle ouvertement ? Eh bien, la France a tort de s'immiscer dans un différend qui ne la regarde en rien. Cette guerre qui se prépare et qui tôt ou tard doit éclater, c'est une bataille de pétroliers. *I think so*. Je pense ainsi et j'ai mes raisons. Tôt ou tard, vous m'entendez, et certainement plus tôt que plus tard, le Home Fleet ira en Méditerranée mettre au pas les escadres italiennes. Sans le pétrole nous pouvions nous entendre, mais, puisque pétrole il y a, inutile de ruser.

— Et Rickett ?
— Rickett ? Je ne comprends pas l'étonnement manifesté par vos compatriotes. Voilà vingt ans que personne



Marqué par une croix, Edgar Lansing, déguisé en missionnaire, au milieu d'Abyssins.

n'ignore, dans les services de renseignements, qu'il appartient à Downing-Street. C'est généralement à Rickett que revenait le soin de tirer partie, ou si vous préférez de convertir en tant pour cent les conquêtes réalisées par Lawrence et ses méharistes. Une des dernières expéditions du colonel eut pour cadre le désert d'Ogaden entre la Somalie française et la Somalie italienne, dont il est tellement question aujourd'hui. L'Ogaden est une contrée peuplée par les tribus Aoussas, d'authentiques esclavagistes pour lesquels la chair de l'homme, surtout quand cet homme a la peau blanche, présente un attrait que n'aura jamais le mouton.

« J'ai vu cela de près, moi qui, déguisé en missionnaire, vécus plusieurs mois à la cour d'Oustar-Heg, un sultan Aoussa, grand mangeur d'hommes devant l'Éternel. Pour dix thalers la tête, un peu moins de cent francs, Oustar-Heg me céda celles de ses prises, négroïdes du Soudan ou d'Erythrée, qu'il jugeait inaptes à la consommation courante, mais qui faisaient néanmoins d'excellents travailleurs dans les mines de sel de la Victoria. Il s'ensuivait parfois de fâcheuses méprises.

« Le 17 janvier 1935, vous voyez que ce n'est pas vieux, les rabatteurs d'Oustar-Heg ne s'attaquèrent-ils pas à l'escorte de l'administrateur français Bernard près de la frontière somalie ? Six méharistes indigènes emmenés en esclavage et Bernard lui-même, l'infortuné, saigné comme poulet. Je dus intervenir vigoureusement pour faire rendre le corps à M. Chapon-Baissac, pour lors gouverneur de la Côte française des Somalis. Sinon quel tintamarre dans les chancelleries ! Non, croyez-m'en, si des forages n'avaient pas révélé la présence de pétrole en Éthiopie, personne à Londres, à Rome ou à Genève n'aurait agité l'épouvantail des esclavagistes du Négus, tout le monde depuis longtemps sachant à quoi s'en tenir à ce sujet.

« La vérité est que ces gisements furent découverts par Lawrence en personne. Vous pensez si le rapport du colonel retint l'attention de Sir Marcus Samuel, président de l'Anglo-Persian Oil et un des sept directeurs de l'Intelligence Service. Le major David Herbert Young fut chargé d'aller sur place en vérifier l'exactitude. Ses déclarations ayant corroboré en tout point celles de Lawrence, une mission plus importante, quoique encore officieuse, entreprit bientôt le siège du Négus.

Edgar Lansing secoua sa pipe, se gratta le nez qu'il avait proéminent et, comme sautant d'une idée à l'autre :

— Rentrons. Ce brouillard me colle à la peau. Les nuits du Havre sont-elles aussi fraîches que celles de Hambourg ? Jolie ville, Le Havre, à ce qu'on assure. Je n'y suis jamais

allé. Ce n'est pas comme Young. On dit qu'on l'y rencontre parfois.

— Que peut-il faire au Havre, mon ami Young ?

— Allons, ne prenez pas cet air naïf... Ou alors je croirai que votre mémoire est défaillante. Et les 25 tonnes de matériel Brandt volatilisées à Buenos-Aires ? En avez-vous déjà perdu souvenance, ou croyez-vous que j'ignore cette histoire dont se gaussent tous les munitionnaires ?

— Mais, Lansing, je ne vois pas le rapport qu'il y a entre cette disparition et la présence au Havre du major Young ?

— Ah, vraiment ! Eh bien ! c'est que votre réputation est surfaite ! Réfléchissez, *my dear*. Lorsqu'en février le *Clifton* emporta vers l'Argentine ses 310 caisses, le *Cordillera* qui, à deux jours de distance, suit la même route, embarque un passager de plus : le *strategic agent* Young. Vous me suivez ? Bien. Or, il se trouve que l'Argentine, intervenant au nom de Genève comme puissance médiatrice, a obtenu des Boliviens et des Paraguayens — ces derniers clients de la maison Brandt — la cessation de leur guerre d'usure dans le Chaco. Partant, Buenos-Aires ne peut recevoir ces armes. Oui, mais Young qui se doutait un peu de ce qui allait se passer ne l'entend pas ainsi. Contrairement à tout ce qu'on prétend la paix n'a pas été signée et même, retenez bien ceci, elle ne peut pas l'être tant que les pétroliers américains ne se seront pas mis d'accord avec leurs concurrents britanniques pour le partage des puits de Gran Chaco. Un armistice tout au plus... Un armistice qui, à l'heure actuelle, est près de toucher à sa fin. Le conflit va renaitre avant que l'année ne se soit écoulée. Et, pour remettre ça, les Paraguayens, soutenus par Downing-Street, auront plus que jamais besoin de ces petites merveilles que sont les canons Brandt à tir courbe.

« Y êtes-vous, maintenant ? Seul un gaillard aussi habile que Young pouvait se jouer de l'embargo et faire que ce qu'avaient régulièrement payé les Paraguayens ne retournât pas au Havre, autrement que sous l'aspect de cailloux.

« Mais sans doute savez-vous mieux que moi combien Young est infatigable. A peine cette affaire était-elle terminée qu'il s'en revenait rôder sur les quais du bassin de la Citadelle. Dans quel but ? C'est ce que je me garderai bien d'établir. Young a ses petits secrets et nous avons les nôtres... Toutefois, il est un coin du voile que je puis soulever aujourd'hui sans nuire à quiconque. Le 21 août dernier, un magnifique yacht, le *Trenora*, battant pavillon britannique, quittait le Havre à destination de la mer Rouge. Young était à bord. Maintenant, si cette histoire vous intéresse, apprenez encore que le propriétaire du *Trenora* est un riche businessman de la Cité et que l'ami qu'il conduit en Afrique n'est autre que le comte Byron de Prorok, grand explorateur et chef de cette mission officieuse dont je vous parlais tout à l'heure et qui fut naguère dépêchée près du Négus par Downing-Street. Tactique courante : on désavoue publiquement Rickett et on lui substitue Prorok.

« Un bien beau yacht, le *Trenora* ! Une trentaine d'hommes d'équipage, triés sur le volet, plus une mission de la Croix-Rouge internationale. Dame, il fallait trouver quelque chose ! Si la cargaison n'avait été déclarée en « transit sans permis de débarquer », formule usuelle on ne peut plus commode, vos douaniers auraient eut la surprise d'y déceler la présence d'engins de précision dont l'aspect ne rappelle que de fort loin les scalpels et les bistouris qui composent le pacifique arsenal de ces messieurs de la Croix-Rouge. Si mes renseignements sont exacts — et vous pouvez croire qu'ils le sont — le pré-

Hambourg est un port franc où les contrebandiers de guerre peuvent se livrer sans gêne à leur commerce.

L'étrange noyé du Bas-Meudon

Pietro Negro était un homme gai, jovial, pétulant. Il aimait à rire, il aimait à boire. Petit, vif, alerte, le regard mobile, ce Transalpin proche de la soixantaine ne manquait jamais de s'en donner à cœur-joie lorsque ses affaires l'appelaient à Paris.

Dépenser 10 000 livres pour ses « menus plaisirs » en l'espace de deux semaines était dans ses habitudes.

Montmartre, Montparnasse, les boîtes de la butte et du quartier Latin l'attiraient étrangement et l'aurore aux doigts de rose le surprit maintes fois alors que, la tête lourde de vapeurs de champagne, il redescendait la rue Pigalle.

En déduire que Negro était mort assassiné par des compagnons de plaisir fut aisé. Cette solution simpliste avait l'avantage de ne réclamer aucun effort cérébral particulièrement fatigant aux enquêteurs chargés d'éclaircir la mort de l'Italien. Pour notre part, nous ne croyons pas à cette explication du drame.

Il semble, en effet, et c'est tout à leur honneur, que les inspecteurs de la brigade mobile ignorent les mœurs et coutumes qui régissent les réjouissances des restaurants de nuit.

Oh ! qu'il s'y glisse parmi la clientèle aisée de mauvais garçons et des filles douteuses, certes, mais nous ne sommes plus au temps des coupe-gorge chantés par Bruant ! Qu'une entraîneuse délestée de son portefeuille un « client » à qui elle vient d'offrir le trésor de ses charmes les plus intimes et qu'elle s'éclipse tandis que le vieux monsieur se repose pesamment de ses excès... cela est fort possible. Que des jeunes gens élégamment vêtus entraînent un client vers une partie de poker où il perdra quelques belles liasses de billets, cela aussi est possible. Mais, nous le répétons, ces habitués interlopes des restaurants où l'on s'amuse ne tuent pas un étranger parce qu'ils ont aperçu dans son portefeuille 2 000 à 3 000 livres.

Deux à trois mille livres, ce n'est rien, rien du tout et de plus... cela est assez difficile à changer...

Mais la pègre de Montmartre existe et les crimes crapuleux ne sont pas des mythes ! Parfaitement. Mais cette pègre-là a horreur du bruit, des flonflons des jazz, des lumières des dancings, elle se terre dans des petits bars où les belotes succèdent aux belotes, dans des petits bars discrets où l'on trafique de tout, des femmes, des bijoux volés, de la drogue.

Là, nous le concédons, on tue parfois pour moins de 3 000 livres, mais faudrait-il encore que Pietro Negro ait fréquenté ces établissements louches.

Si nous l'admettons, il conviendrait également d'admettre que Negro n'y allait pas pour se distraire. Lorsqu'on passe la porte d'un de ces bars, c'est qu'on y a rendez-vous, c'est qu'on y connaît du monde ; on n'y pénètre pas avec l'intention d'y passer une agréable soirée... Aucune réclame lumineuse n'annonce des amusements de choix ni des tableaux nudistes...

Alors ? Alors, Negro y allait peut-être

pour y traiter des affaires ? Au fait, on nous a dit qu'il était représentant de tissus à Milan, mais on ne nous a jamais entretenu du genre d'affaires dont il s'occupait à Paris.

Cela ne change-t-il pas toutes les données du problème ? Et, pour donner du poids à cette hypothèse, ne pouvons-nous pas préciser qu'on a vu Negro dans des cafés du carrefour Barbès à des heures assez avancées de la nuit ? Et la réputation de certains débits de ce coin de Paris n'est plus à faire. Au demeurant, les étrangers qui désirent fêter leur passage dans la capitale ne songent pas à se rendre dans ce quartier excentrique.



M. Pietro Negro.

Conclusion : Negro fréquentait Montmartre, le Montmartre de la noce, mais également le Montmartre de la filouterie, de la fraude, de la rapine.

**

Pietro Negro était arrivé le 5 septembre au soir et relint aussitôt une chambre dans un hôtel de la rue Oberkampf.

Il alla régulièrement voir son frère, Charles Negro, papetier, rue Houdan.

Pietro paraissait des plus heureux. Il était marié depuis un an à peine à une jeune et jolie compatriote, — il l'avait laissée d'ailleurs à Milan ; — de plus il venait d'hériter de la coquette somme de huit cent mille francs et disait être revenu

à Paris pour son plaisir et ses affaires. Quels plaisirs ? Quelles affaires ?

Arrivé donc le 5, Pietro avait prévenu son entourage qu'il repartirait le 11 au soir pour l'Italie. Il avait également prévenu son hôtel de cette intention.

Et le 11 à 15 h. 30, il disait définitivement au revoir à son frère.

— Je prendrai le train de 19 heures, précisa-t-il.

Comment le Transalpin comptait-il employer son temps entre 15 h. 30 et 19 heures. Si on le savait, on ne serait pas loin de découvrir la vérité.

Toujours est-il que, peu de temps après avoir quitté son frère, il changeait dans une banque de la rue Réaumur 2 000 livres sur les 4 000 qu'il possédait contre de l'argent français.

Voilà qui est assez étonnant pour un homme qui doit sur l'heure retourner en Italie, qui possède déjà son billet de retour et dont la note d'hôtel est insignifiante.

Il faut donc convenir qu'entre ses adieux à son frère et son passage à la banque Pietro a rencontré quelqu'un qui l'a décidé à rester.

Un compagnon de plaisir, disent une fois encore les policiers. Cela, est une fois de plus, improbable. On ne rencontre pas ainsi fortuitement un compagnon de plaisir en plein après-midi et, quand cela serait, admettons que la perspective d'une joyeuse nuit ait tenté Pietro, il aurait simplement retardé son départ de vingt-quatre heures, or, peu après 17 heures, il se présentait à son hôtel et déclarait :

— Je ne pars pas pour le moment. Je quitterai Paris le 13 seulement.

Il différait donc d'autorité son voyage de deux jours.

Et la cause de ce retard ne peut-être mise sur le compte que de ses occupations et non de ses plaisirs. Une affaire traînait... ou même allait très mal. Ne vit-on pas Negro dans un restaurant de l'avenue de Clichy dîner en compagnie de deux amis. Or ce dîner était un dîner d'affaires et bientôt une violente discussion opposa les deux inconnus à Pietro, si violente même fut cette discussion que Pietro s'en alla, claquant les portes, au beau milieu du repas.

Les enquêteurs ont-ils songé à pousser leurs investigations dans ce sens ?

Arrivons-en au 13 septembre.

Le matin, Pietro Negro descend de sa chambre, sa valise à la main.

— Cette fois, je pars, dit-il. Avez-vous préparé ma note ?

Il paye et quitte l'hôtel avec sa valise. Il faut donc admettre qu'à cet instant il a l'intention réelle de partir.

Mais ce départ plaît-il à tout le monde ?

C'est ici que se situe le vrai mystère, le vrai drame.

Tous les trains pour l'Italie partent ce jour-là sans emporter le représentant en tissus.

— Il a fait une dernière fois la noce, disent avec entêtement les enquêteurs qui veulent que le crime ait été commis à l'issue d'une trop joyeuse « bombe ».

C'est impossible. Du moins cela apparaît-il comme tel dans l'état actuel des recherches.

La bombe ? Peut-être Negro la fit-il dans la nuit du 12 au 13, mais elle ne lui fut pas fatale puisque, le 13 au matin, on le vit à son hôtel.

La bombe ? Si Negro avait désiré la faire dans la nuit du 13 au 14, il aurait donc différé une fois de plus son voyage et, dans ce cas, serait retourné à son hôtel ou aurait retenu une chambre ailleurs, mais, de toute façon, aurait déposé sa valise quelque part, or la valise reste introuvable.

Il faut alors en déduire que le drame eut lieu dans la journée et que ce sont les assassins qui firent disparaître la fameuse valise.

Nous voilà bien loin de l'histoire du drame montmartrois.

Et les assassins sont gens habiles et pleins de précautions. Leur victime, ils la jettent dans la Seine, au Bas-Meudon, la ligote, la lesté d'un pavé de grès de plus de 7 kilogrammes et, après lui avoir ôté tout papier, laissent intentionnellement dans une de ses poches, en manière de carte de visites, un bristol où sont écrits ces simples mots : « Pietro Negro ».

Comment un crime commis dans ces conditions peut-il être taxé de crime crapuleux commis fortuitement ? Cela représente de la part des magistrats instructeurs une dose remarquable de bonne volonté.

**

Les raisons du meurtre ? Affaire de femmes ? Affaires de drogues ? Affaire politique ?

Peut-être ne le saurons nous jamais, car il nous revient en mémoire un assassinat identique qui est resté toujours impuni, toujours mystérieux ;

Souvenez-vous du mystérieux noyé de La Frette !

Cela est une vieille histoire qui remonte à 1931.

Un Italien, un certain Spera, tout comme Negro, était venu à Paris soit-disant pour son plaisir.

Il était descendu dans un hôtel proche de la gare de Lyon. Or, le 17 mai au matin, il quittait son hôtel après avoir réglé sa note en disant :

— Je prends dès maintenant un train pour l'Italie, appelez-moi un taxi.

Il emportait, lui aussi, sa valise...

Et, tout comme Negro, il ne prit aucun train. Quelques jours plus tard, on le découvrait lui aussi assassiné. Lui aussi, son cadavre glissait au fil de l'eau... mais il fut repêché non pas au Bas-Meudon, mais à la Frette.

Coincidences que tout cela ? Mais jamais on ne sut ni pourquoi ni comment Spera était mort, et cependant l'enquête révéla qu'au moment même au Spera disait à son hôtelier :

— Je prends le train pour l'Italie. Il commandait au chauffeur de taxi :

— Gare Saint-Lazare.

On devait même apprendre que Spera avait pris un billet aller et retour pour Sartrouville et que de là il s'était fait conduire en auto à Montesson.

Avec qui avait-il rendez-vous ? Entre Sartrouville et Montesson n'existait-il pas alors le siège d'une société secrète composée d'Italiens proscrits ?

Au moment où Pietro Negro, en quittant son hôtel, disait : « Je prends le train de Milan... », ne peut-on imaginer qu'il se faisait conduire à Meudon ou Billancourt où Issy-les-Moulineaux où l'attendait, pour des raisons analogues, un sort identique à celui du malheureux Spera ?

Résumons : tous deux qui jusqu'alors n'avaient point caché, semble-t-il, leurs occupations prétendent rejoindre l'Italie.

Tous deux réglent leur note et partent avec leur valise...

Tous deux sont repêchés, morts assassinés, dans les eaux de la Seine, quelque part en banlieue.

Les valises de l'un et de l'autre restent introuvables.

La mort de Spera est toujours restée inexplicable, en sera-t-il de même pour Pietro Negro ?

PHILIPPE ARTOIS.

La bataille avant le mariage

S'il existe des gens qui estiment que la mariée est parfois trop belle, il en est aussi qui jugent que la mariée est trop chère.

C'est ce qui vient de se produire près d'Andrinople.

Un jeune fermier turc épousait une jeune fille du village voisin. Conformément à la tradition, tous les hommes du pays du marié s'en furent à son logis chercher la fiancée.

Toujours conformément à la coutume, ils devaient verser au père de la jeune fille une certaine somme d'argent.

Or, ils n'offraient que cent vingt-cinq francs alors que les compatriotes de la fiancée en voulaient le double.

S'estimant gravement offensés par l'offre dérisoire des amis du marié, les amis de la jeune fille sortirent des poignards, couteaux et revolvers et une bataille rangée s'engagea.

Quelques instants plus tard, quand la police intervint, trois morts gisaient sur le sol et une quinzaine de blessés furent transportés à l'hôpital.

Quant à la mariée, enjeu de ce tournoi, elle avait préféré prendre la fuite.

Arrestation d'un escroc



Alfred Legendre, escroc maintes fois condamné, recherché par plusieurs parquets, qui continuait à faire des dupes, vient d'être arrêté.

Charles et Joseph Lévy sont remis en liberté provisoire



Charles et Joseph Lévy qui, à propos de plusieurs affaires, avaient été inculpés et écroués à la Santé, viennent d'être remis en liberté provisoire. Sur cette photo prise au cours d'un procès Sacazan, on reconnaît (à gauche) Joseph Lévy et (à droite, debout) Charles Lévy. (Rap.)

Le secret de René Rothmund

Il y a déjà quinze jours que la petite Reine Lesch tombait, dans le bois « Sans-Souci », sous les sauvages coups d'un lâche assassin.

Quinze jours. Et l'émotion considérable soulevée par cet épouvantable forfait est loin d'être calmée, tant à Paris que dans la région de Longjumeau. Car la terrible question se pose toujours, aussi angoissante que lors de la macabre découverte des deux chasseurs :

« Qui a tué ? »

Et cela, en vérité, nul ne le sait.

Bien sûr, depuis la semaine dernière, de nombreuses présomptions sont venues, à défaut de preuves, former un redoutable faisceau autour de René Rothmund désigné par la maman de la victime comme pouvant être le meurtrier, inculpé et écroué à la prison de Corbeil quarante-huit heures plus tard. Mais il n'y a rien d'autre jusqu'à présent, absolument rien d'autre que des présomptions.

Or quel juré accepterait de condamner, en son âme et conscience, sur de simples présomptions ? Je n'ignore pas que le cas s'est déjà produit : ainsi, contre Landru, il n'existait réellement aucune preuve palpable. Mais les éléments d'accusation remis par le brigadier Riboulet étaient si convaincants !

D'aucuns pourtant, paraît-il, parmi les membres du jury qui répondirent « oui » aux questions regrettent encore la décision qu'ils prirent à l'époque...

Donc, contre René Rothmund, des présomptions, rien que des présomptions.

Voyons-les :

D'abord il y a les déclarations de M^{me} Lavarec, mère de la fillette :

— Je suis persuadée, dit-elle, que c'est bien lui qui l'a tuée.

— Sur quoi basez-vous cette affirmation ?

— Mais c'est une brute, un voleur, un alcoolique et qui, mieux, un misérable criminel.

— C'est vrai, il a déjà tué.

— Pensez donc ! Et dire qu'il n'a été condamné qu'à cinq mois de prison pour avoir tué un de ses camarades. Il lui avait piétiné le visage à coups de talon.

« Cinq mois ? Et alors ! m'avait-il dit plus tard, je ne comptais pas avoir plus. Quand on sait y faire, hein ! Tu dois bien te douter que j'ai pas eu la bêtise de me mettre à tal le ! »

« Cette fois non plus, j'en suis persuadée, il n'avouera pas. Il n'a jamais avoué. C'est pourquoi je veux dire tout ce que je sais, sans rien cacher, sans même réfléchir si cela peut avoir un rapport quelconque avec le drame. Rien que l'idée qu'il peut échapper au châtiement me rend folle. S'il sortait de prison il me tuerait à mon tour, j'en suis certaine.

« Aussi, avec quel cœur je demanderai aux jurés d'écarter d'eux toute pitié !

— Et comment croyez-vous que l'affaire se soit passée ?

— René Rothmund a dû aller cacher sa camionnette au bas des escaliers de la rue Rollin, très peu fréquentée. Ensuite il a été chercher ma pauvre petite Reine aux arènes de Lutèce où il savait la trouver ; puis, mielleusement, comme il savait si bien le faire, il lui a dit :

« Viens avec moi, nous allons aller rendre visite à ta tante, à l'hôpital Cochin. »

« Ensuite, arrivé non loin de cet établissement, il a suggéré à mon enfant que ce serait gentil d'apporter des fleurs à la malade et lui a proposé d'aller en cueillir. Sans méfiance, Reine l'a suivi où il a voulu, jusque dans le bois, jusqu'au taillis qui devait ensuite dissimuler son cadavre.

— Vous avez eu des soupçons contre lui, tout de suite ?

— Oui, le lendemain de l'effroyable découverte, alors que j'ignorais encore la mort de ma fille, et que je la croyais seulement blessée, j'ai dit à mon mari, dans la voiture qui nous emmenait vers Longjumeau :

« Longjumeau ! Mais c'est à côté de

« Palaiseau, où habite le beau-père de Rothmund ! C'est lui qui a dû l'emmener là-bas ! »

— Vous ne savez pas autre chose ? Vous n'avez pas d'autres soupçons ?

— Si. Mais qui ne concernent pas René Rothmund lui-même. Simplement un de ses amis. Peut-être un complice. Voici de quoi il s'agit :

« Aux obsèques de ma pauvre enfant, j'ai rencontré un homme auquel je n'avais jamais pensé, un certain Jean L... Lorsqu'il m'a vue, il a changé de couleur brusquement et son attitude a été telle que je me suis aussitôt demandée si, lui aussi, ne savait pas quelque chose au sujet du crime du bois « Sans-Souci ».

« Un peu après, quans nos regards se sont croisés, il a pâli affreusement et s'est enfui comme si ma présence l'avait effrayé.

« Or il était vêtu de gris et son signalement, à la réflexion, correspond étrangement à celui de cet inconnu qu'un ramasseur de champignons de Longjumeau aperçut, le tragique vendredi, étendu dans un fourré voisin de l'endroit où on devait trouver, un peu plus tard, le corps de Reine.

« C'est tout ce que je sais, voyez-vous, dit en terminant la malheureuse femme.

Ouvrons immédiatement une parenthèse pour indiquer que la piste indiquée par M^{me} Lavarec comme pouvant être celle d'un complice possible ne tenait pas :

M. Jean L..., brave ouvrier, possédait un alibi formel et, s'il s'était troublé le jour des obsèques de l'enfant tuée, c'est parce que la douleur de la mère l'avait touché.

Pauvre M. Jean L... ! Ça lui apprendra,



M^{me} Lavarec, mère de la petite victime Reine, sortant de la Brigade mobile. (M. P. P.)

Et il devait bientôt y en avoir plusieurs autres, aucun des débitants de boissons chez lesquels René Rothmund prétendait avoir consommé pendant le temps qu'il passa hors de son travail, aucun, dis-je, ne l'ayant reconnu.

Par contre, la tenancière d'un bar le vit chez elle, près de la porte d'Italie, c'est-à-dire sur la route qui va à Longjumeau.

Depuis, interrogé à Corbeil, par M. Lévy-Valensin, le juge d'instruction chargé de l'affaire, le coupable présumé ne cessa pas un seul instant de protester de son innocence, mais il a été tout à fait incapable de

Si René Rothmund en est l'auteur, a-t-il tué pour se venger de M^{me} Lavarec qui, à plusieurs reprises, avait refusé ses offensantes avances ? Dans une crise de sadisme que l'arrivée inopinée de quelque chasseur l'aurait empêché de satisfaire complètement ?

Ou bien a-t-il agi à l'instigation de quelqu'un qui avait intérêt à se débarrasser de l'enfant ?

Remarquez qu'en écrivant ces mots je ne vise personne, n'ayant aucun soupçon. Mais c'est une hypothèse qui expliquerait bien des choses et ferait apparaître moins incompréhensible, moins inexplicable le mobile du crime.

Rothmund n'aurait-il été qu'un instrument ?

Pourquoi, dans ce cas, me direz-vous, ne parlerait-il pas ?

Pourquoi ? Mais tout bonnement parce qu'il n'y a pour lui aucun intérêt à agir ainsi. Instrument ou instigateur, de toutes façons la Cour d'Assises l'attend ; or il a beaucoup plus de chances de s'en tirer en étant seul au banc des accusés et en niant tout, jusqu'au bout, qu'en s'y trouvant aux côtés d'un complice qui, moins rompu que lui à ce genre de lutte, aurait peut-être la faiblesse d'avouer et ainsi le confondrait.

Non, si René Rothmund n'a pas agi seul, il ne parlera pas. Bien au contraire.

Car il sait qu'en fait peu de choses probantes figurent contre lui dans le dossier du juge d'instruction, sauf peut-être les témoignages de ceux qui virent, le jour du crime et non loin du lieu où il fut commis, une camionnette en tout point semblables à celle de l'inculpé.

Ce sont de toutes les plus graves présomptions.

Mais peut-on envoyer un homme à l'échafaud sur quelques simples témoignages humains, toujours si fragiles et qui, hélas ! furent trop souvent la cause de lamentables erreurs judiciaires ?

Que de témoins dans « l'affaire du courrier de Lyon » avaient reconnu Lesurque parmi les agresseurs, alors qu'il s'agissait de Dubosc.

Un sosie !

Et il est plus facile de trouver deux camionnettes en tout point pareilles — surtout si elles ont été construites en grande série — que deux hommes absolument semblables.

Loin de moi l'idée d'innocenter René Rothmund, car j'ai la ferme conviction que c'est lui l'assassin. Je veux simplement faire remarquer ceci qu'on ne possède vis-à-vis de lui que les points acquis suivants :

- 1° L'accusation portée par M^{me} Lavarec.
- 2° Le « trou » de trois heures dans l'alibi fourni par l'inculpé.
- 3° Les témoignages des habitants de Longjumeau qui virent le véhicule au bord de la route.
- 4° Enfin des éléments de moralité concernant l'ouvrier plombier, mais qui, en principe, n'ont aucun rapport avec l'affaire qui nous intéresse, c'est-à-dire le crime du bois « Sans-Souci ».

Certains trouveront que ces quatre points sont bien suffisants pour condamner le coupable. J'ai même entendu dire :

— C'est beaucoup plus qu'il n'en faut !

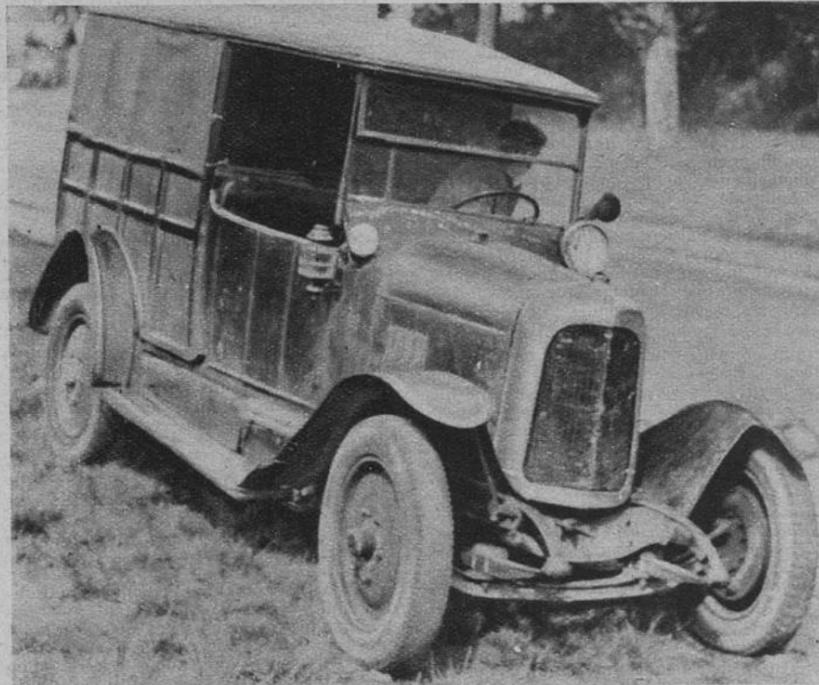
C'est peu, au contraire, beaucoup trop peu.

Pour démasquer définitivement René Rothmund, il faudrait que les enquêteurs redoublent d'effort et cherchent, cherchent là où ils n'ont pas encore cherché, peut-être parce qu'il n'y ont pas songé ou alors parce qu'ils craignaient de s'égarer, d'aller trop loin...

Je ne sais. Ils connaissent certainement leur métier mieux que moi. Je n'en garde pas moins l'impression qu'ils doivent aboutir, qu'ils aboutiront.

Que la vérité sera bientôt connue. Et que les jurés qui siégeront en face de l'assassin de la petite Reine Lesch pourront, ce jour-là, juger en toute sérénité, sans avoir peur de voir planer au-dessus de leur tête le spectre de l'erreur judiciaire.

GÉO GUASCO.



Voici la camionnette de Rothmund photographiée au cours d'une opération de justice à Longjumeau. (Rol.)

pour une autre fois, à suivre un enterrement et à y manifester ses sentiments.

Mais reprenons l'énumération des présomptions relevées contre René Rothmund.

L'ouvrier plombier, on ne l'a pas oublié, avait prétendu que le concierge du chantier dans lequel il travaillait, rue Beaubourg, l'avait vu un peu après quatorze heures, le vendredi. Or cette rencontre s'était située, d'après les affirmations du concierge, un peu après midi. Première contradiction.

préciser son emploi du temps pendant ce « trou », combien accusateur ! qui va de midi trente à seize heures.

Lorsque le magistrat lui demanda : — Voyons, où vous trouviez-vous à telle et telle heure ?

Il refit ses déclarations précédentes, avec quelques variantes et s'obstina :

— J'étais là à telle heure, là à telle autre.

— Mais personne ne vous y a vu.

Très maître de lui, il répondit :

— Ce n'est pas de ma faute.

Une confrontation avec sa sœur ne donna aucun résultat.

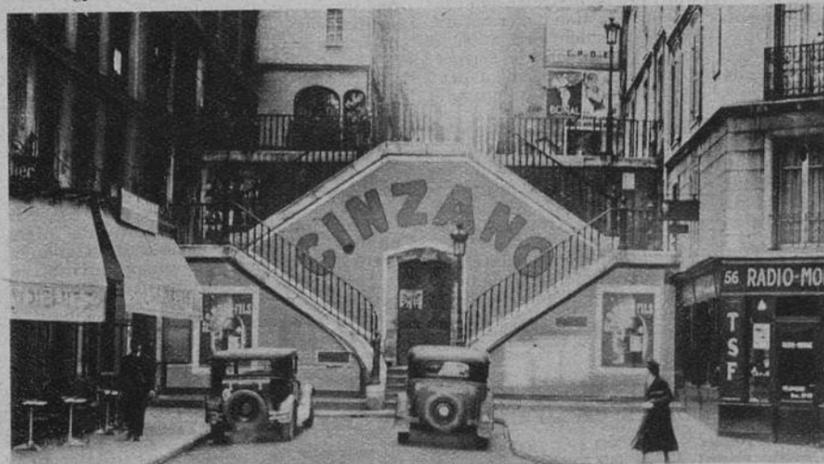
On a l'impression, je crois, au Parquet de Corbeil, que René Rothmund joue au monsieur « qui sait quelque chose, mais ne veut rien dire ». Il avait pourtant promis, peu après son arrestation, d'aider à la découverte de la vérité en faisant des révélations. En réalité, il ne s'agissait que de simples suggestions.

Cela signifie-t-il que l'ouvrier plombier, l'ancien marchand « à la sauvette », n'est pas le possesseur d'un terrible secret ?

Nullement. Je ne veux pas parler du crime lui-même ou plutôt de la culpabilité de René Rothmund si celui-ci a tué en solitaire. Ce secret-là, bien entendu, il ne le révélera jamais. Un repris de justice, un « cheval de retour » tel que lui n'avoue pas. Il a appris ce vieux principe en prison si par hasard il ne connaissait pas l'ultime conseil donné par Avinain en montant sur l'échafaud :

— N'avouez jamais !

Seulement, l'assassinat de la petite Reine Lesch est-il véritablement aussi simple qu'il apparaît au premier abord ?



C'est au bas de ces escaliers de la rue Rollin que la petite Reine serait venue rejoindre celui qui devait l'entraîner à la mort. (H. M.)

A HUIS CLOS

- Causes Salées -

Machines infernales

C'est une affaire d'escroquerie. Mais quels détails, à côté d'un fait, en soi, banal !

M. Jérôme C..., âgé de quarante-deux printemps, mince et fort séduisant encore pour son âge, avait fait la connaissance dans le métro d'une belle dame, replète au cheveu noir, à l'œil de flamme, au charme certain.

Lui était marié, elle aussi. Cela n'empêcha pas l'inévitable de se produire : Jérôme fit de Léonie P..., dite Léa, sa maîtresse. Et, leur idylle dura trois ans, au bout desquels l'amour ayant acrivé son œuvre dans ces deux cœurs assoupis, ils songèrent à se séparer l'un de l'autre.

Premiers essais, premières déceptions. Il sembla à M. C... qu'il lui serait impossible de vivre sans voir son ex-amant ! De son côté, Léa s'accommodait fort mal d'une solitude sentimentale, d'autant plus qu'elle s'était séparée de son époux entre temps.

Il faut trouver le moyen de ressusciter notre amour défunt, proposa M. C... Rompre la monotonie, de nos rencontres, accentua la jeune femme.

Et tous deux se mirent en quête de procédés inédits propres à leur faire trouver moins fade le pot-au-feu de l'adultère quotidien, ou presque.

Quand on cherche de semblables choses, il est bien rare que l'on ne trouve pas.

Tout d'abord, Jérôme apporta à son amie un flacon d'éther. Elle lui rendit sa politesse en lui offrant un flacon de coca. Ils goûtèrent après à l'opium, en passant par le haschisch, puis ce fut un nouvel entracte, les stupéfiants ne leur ayant pas réussi, au point d'altérer gravement leur santé.

Tout cela est exposé au tribunal, devant lequel, face à face, les deux amants s'affrontent, M^{me} P..., ayant à côté d'elle, en qualité de complice, une fille mince, blonde et chlorotique, sorte de spectre, mais probablement fort capable d'exercer son métier de « tortionnaire », puisqu'elle a avoué au président être une spécialiste d'une maison bien connue pour les turpitudes qui s'y pratiquent.

Et, Jérôme C... de poursuivre sa déposition, avec une vigueur qui montre assez combien il est maintenant l'ennemi de son ex-amie.

J'en arrivai, messieurs, progressivement à dégringoler la pente fatale, poussé par cette femme sans mœurs !

C'est vous qui m'avez amené aux pires folies, clame Léa !... Si vous n'aviez pas commencé !...

Je n'étais pas un homme dépravé, ni même détraqué... Tous les jours je fais de la culture physique, j'ai tous mes cheveux et toutes mes dents... L'idée première de ces exercices vous revient, madame !

C'est faux ! C'est faux ! Assez ! tonne le président, monsieur, vous n'êtes pas ici pour vous défendre, pas plus que pour accuser la prévenue de faits hors de la cause... Ils'agit d'une escroquerie, parlez-nous seulement de cette escroquerie.

Il est, sans doute, assez difficile d'y venir sans passer au rouge, car, le plaignant tout à coup, se sent bien embarrassé, et cela se voit !

Enfin, il arrive à vaincre son trouble.

M^{me} P... dit-il, m'a fait connaître un jour la fille qui est là, à côté d'elle. Cette malheureuse nous a affirmé que le seul moyen qui nous restait pour soulager notre espèce de neurasthénie, c'était le masochisme... Elle nous en fit d'ailleurs, dès l'instant, une démonstration, et je remarquai que mon amie semblait y prendre un plaisir extrême, plaisir que j'étais loin de partager. « Je vois ce que c'est, me dit alors la « spécialiste », vous ne pouvez pas vous rendre compte, parce que vous n'avez pas le matériel qu'il faut. Quand vous l'aurez acheté, vous verrez ». Et, dès le lendemain, elle m'apportait un catalogue, à la vérité fort peu répandu, mais qui contenait la reproduction d'une vingtaine d'appareils sur lesquels, messieurs, je ne puis m'étendre... Rien que d'y penser, ma chevelure se hérissé, et je sens un frisson me passer dans le dos... Tout ce que les Chinois ont inventé en fait d'instruments de tortures, pâlit auprès de la collection de ce fameux catalogue... Bien entendu, je refusai d'acquiescer le « fauteur à pointes », la « balançoire à lames », le « pal en réduction », les « croix à poulies », le « renversoir », etc..., tous articles, d'ailleurs, d'un prix fort élevé. Mais je trouvais en M^{me} P... une adepte, toute fraîche éclosée. Elle se jeta à mes genoux, me supplia, fit montre d'une

éloquence jusque-là inconnue, et je finis par signer un gros chèque pour l'achat de ces horreurs.

Ce chèque, messieurs, a été encaissé par la fille qui devait s'occuper des achats ; mais je n'ai jamais vu les fameux « meubles » ; de plus, lorsque je voulus réclamer à cette misérable le montant de mon chèque, elle me dit l'avoir partagé avec M^{me} P..., qui, justement, partit en voyage quelques jours après, et m'envoya du Midi une lettre de rupture bien définitive.

Les deux femmes ne nient pas avoir encaissé le chèque, mais elles prétendent que M. C... l'avait remis à sa maîtresse à titre de compensation pour reprendre sa liberté.

Les dates que portent le papier bancaire, d'une part, et la lettre de la prévenue, d'autre part ne permettent pas d'attacher créance à cette thèse.

Enfin, la « spécialiste », placière en accessoires de tortures à un casier judiciaire chargé. Cela permet au tribunal de la condamner à un an de prison et 100 francs d'amende. La dame Léonie P..., s'en tirera à meilleur compte : deux mois avec sursis.

J. C.

Jeune fille avec tache demande amant...

« J'ai vingt-cinq ans, je suis blonde avec des yeux noirs, petite et douce. J'ai eu un ami qui m'a abandonné et, ayant des sens exigeants, je cherche un amant fidèle. »

La fidélité masculine, disent les femmes désabusées, n'est pas de ce monde, mais les hommes garantissent tous une fidélité exceptionnelle. La jeune fille « aux sens exigeants » trouva rapidement, suivant l'expression populaire, chaussure à son pied en la personne d'un aimable jeune homme employé chez un agent de change. Le maniement des valeurs donne-t-il au sexe fort l'habitude du maniement des femmes ? Sans doute, car, dès qu'il eut répondu à la petite note parue dans le journal, la demoiselle accourut : elle était, ainsi qu'elle l'avait indiqué, petite, blonde et potelée. Lui, grand, brun et maigre, prisaient les formes grasses, les courbes rondes :

« Vous me plaisez, écrivait-il après la première entrevue, j'imagine avec volupté votre corps potelé tout creusé de fossettes où je mettrais des baisers ; je vous imagine nue et exquise, petite statuette de Saxe, à la peau lisse tachée d'ambre aux seins, aux aisselles... Ah ! comme j'aspire à notre premier baiser ! »

Immédiatement, elle répondit :

« Mon ami, moi aussi, je me sens prête à vous aimer ; j'ai cherché l'amour et j'ai une fois, hélas ! trouvé seulement un homme disposé à coucher avec moi. Vous, vous ne serez pas ainsi, n'est-ce pas ? Vous serez l'amant passionné, mais aussi l'ami dévoué, j'en suis sûre... Vous oublierez que je suis une jeune fille avec tache et peut-être jerez-vous de moi votre femme ?... »

Que peut répondre un homme à qui une femme écrit cela ? Galamment il répondit :

« Certes, je deviendrai avec joie votre mari, mais d'abord, n'est-ce pas ? chérie, je serai votre amant. »

La « demoiselle avec tache » consentit, ce fut l'idylle : les promenades le soir, à la sortie du bureau, alors que Paris brille de ses mille feux multicolores ; le dimanche, les après-midi dans les bois, les repas sous les tonnelles enguirlandées, les rendez-vous hâtifs dans les petits cafés... tous ces décors usés, mais toujours nouveaux pour les amoureux.

Quand serai-je ta femme ? soupira-t-elle un soir.

Il sourit, ironique :

« Voyons, tu plaisantes. »

Elle bondit :

« Tu me l'aurais promis. »

Il eut un geste évasif :

« On promet toujours... avant... tu le sais bien. Je n'ai pas été ton premier amant ! Je n'épouserai qu'une femme que j'aurai vierge, que j'initierai à l'amour ! »

Et l'histoire finit comme toutes les choses qui finissent mal : chez Thémis.

Et les avocats de verser au dossier les lettres de leurs clients :

« Quel émerveillement de te découvrir chaque nuit ! écrivait-il. Sous ton aspect paisible, tu es une femme de feu, capable d'effrayer le marquis de Sade lui-même. Et comme tu sais trouver les meilleures caresses ! Tu avais bien raison de dire que tu as des sens exigeants ! Quelle joie pour moi d'essayer de les satisfaire... d'essayer seulement, ô femme insatiable ! »

Une lettre de la femme insatiable :

« Mon amour, tu es absent depuis deux jours et déjà tu me manques... Tout le temps, je rêve de toi, de nos nuits de sensualité et de luxure... Quelle amertume de n'avoir pu être à toi vierge ! Pourquoi me suis-je donnée à un autre avant de te connaître ? Mais je serai la femme quand même, n'est-ce pas ? »

Prudent, l'homme ne répondit pas ; il envoya d'autres lettres où il ne parla pas de mariage, mais de volupté, de passion et de sensualité exacerbée :

« Je suis à toi, jurait-il, rivé à toi par tes caresses plus fortes qu'une chaîne solide... Lorsque je suis près de toi, épuisé d'amour, je sens que je t'aimerai toujours... »

Il la rompit pourtant cette chaîne si solide et la jeune fille avec tache réclama cent mille francs de dommages-intérêts pour promesse de mariage non tenue.

Le tribunal les lui refusa, en déclarant que le jeune homme n'avait jamais fait une promesse formelle, que, de plus, la délaissée n'était pas, de son propre aveu, pure lorsqu'elle le connut et qu'en conséquence il ne lui devait rien.

Jeunes filles avec tache... plus que les autres encore, méfiez-vous des promesses des hommes.

DIDIER-RENAUD.

Gymnastique rythmique

Les trois inculpées pourraient fort bien figurer les personnages principaux d'un film intitulé : *Ces dames au chapeau mauve*.

Quinquagénaires rondellettes — l'une d'elles porte des lunettes — nul ne devinerait leur véritable profession.

D'ailleurs, elles ont eu bien soin de la cacher.

Ces trois dames dirigeaient, prétendaient-elles, l'Institution M...

En réalité, leurs élèves étaient des habituées de l'amour à bas prix, des filles en rupture de bitume.

Une classe les réunissait où il y avait tout pour s'instruire, depuis la carte murale jusqu'au tableau noir.

On trouvait même dans un coin de la dite salle un bonnet d'âne et des verges.

Or, quand il y avait « du client » — ce client était généralement un vieux monsieur — on le faisait entrer dans la classe, et maîtresse comme élèves en faisaient voir de raides au « nouveau ».

Le client, finalement, était traité de cancre. Enfin, mis dans le petit coin avec le bonnet d'âne sur le crâne, un crâne généralement chauve, on allait jusqu'à le punir du fouet.

Mais était-ce vraiment une punition ?

Ces dames au chapeau mauve eurent le tort, un jour de brouillard, d'allumer l'électricité et de ne point fermer les volets.

Et les voisins surent à quoi s'en tenir sur l'éducation donnée dans cette curieuse institution.

Aujourd'hui, ces dames au chapeau mauve répondent en justice du délit d'attentat à la pudeur, voire de celui d'excitation de mineure à la débauche.

L'une d'elles, la plus âgée, s'étonne de se voir « pour si peu de choses » sur le banc d'infamie.

« Ça s'est toujours fait dans les maisons de rendez-vous, dit-elle... Quant à la mineure, nous ne savions pas qu'elle n'avait que quinze ans. Elle en paraissait pour le moins dix-sept. Nous avons cru ce qu'on nous a dit. »

Et que vous a-t-on dit ? interroge le président.

« Mais qu'elle avait dépassé l'âge de l'innocence. »

« Qui vous a dit ça ? »

« Sa mère. »

Oui, simplement !

La seconde inculpée — qui est la propre sœur de la première — soupire :

« Il fait si dur vivre en ce moment... Pourquoi ne pas profiter du vice des vieux dégoutants. Ça ne fait de mal à personne... D'autant plus qu'il y en a dans tous les mondes. »

Ce n'est pas une raison, riposte le magistrat, pour... travailler à fenêtres ouvertes.

En somme, conclut la troisième inculpée, qui n'est que la sous-maîtresse de l'établissement, c'est une question de fermeture.

Oui, sourit le président. Ici aussi, il faut qu'une fenêtre soit ouverte ou fermée. Quand elle est fermée, l'établissement peut rester ouvert, mais quand elle est ouverte, on le ferme !

L'humour du président repose de la tristesse du sujet.

Amusante constatation : il y a un an, une plainte avait été déposée et un inspecteur envoyé pour enquête.

L'inspecteur n'avait rien trouvé d'anormal.

Or, on sut peu après que, très intéressé par le genre d'instruction donné dans l'établissement, il était devenu un « élève » assidu de l'institution !

La principale inculpée se révolte à chaque témoignage :

M. PEEL DÉMÉNAGE



Sir Robert Peel est une célébrité de Londres. C'est lui, en effet, qui, au commencement du siècle dernier, institua le corps des policemen anglais. Une statue lui a été élevée dans une rue de la Cité. Or voici que cette statue, on vient de s'en apercevoir, gêne beau oup la circulation des voitures. On a donc décidé de la déplacer, et M. Peel, parlant pour le Collège de la Police, à Hendon, va connaître les joies inattendues d'un déménagement. (A.)

Il n'y a vraiment pas de quo fouetter un chat.

Je vous en prie, intervient le président ; pas de détails techniques.

Une voisine qui, le jour du brouillard, « a tout vu », vient raconter les horreurs auxquelles elle a assisté.

Son récit touffu n'en finit plus. Le président, finalement, s'étonne :

« Vous trouvez tout cela épouvantable, et ma foi, je vous comprends, mais pourquoi diable ! avez-vous vu tant de choses ? »

La voisine avoue avec une délicate naïveté :

« Dame, ils ne se décidaient toujours pas à éteindre ou à fermer leurs volets. »

Vous pouviez fermer les vôtres, puisque cela vous choquait.

La voisine trop curieuse ne trouve pas de réponse. Elle lève les bras, les laisse retomber et enfin déclare :

« J'avoue que je n'y ai pas pensé. »

Et le débat se termine en gaieté, tandis que les trois dames au chapeau mauve s'entendent condamner à quelques milliers de francs d'amende et aux dépens.

J. K.

Les égorgeurs

Nous publierons la semaine prochaine un nouvel article de Georges OUBERT : « Les Egorgeurs », qui mettra le point final à l'enquête sensationnelle relative aux meurtres commis par Vacher et son complice, le mystérieux Jules.

Direction - Administration - Rédaction
30, rue Saint-Lazare, PARIS (IX^e)
Téléph. : Trinité 72-96. — Compte Chèques Postaux 1475-65

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE...	Un an (avec primes) ...	50 fr.
	Un an (sans prime) ...	37 fr.
	Six mois ...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an ...	65 fr.
	Six mois ...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

A HUIS CLOS

- Causes Salées -

Vierge et mère.

La chose se passait à l'audience du coroner, dans une petite ville du Sussex. Le jury avait été réuni dans le but de statuer sur le maintien en prison ou sur la libération d'un certain Lawson, arrêté pour viol.

Les preuves réunies contre cet homme, par le détective que Scotland-Yard avait envoyé sur place à la demande de la police locale, paraissaient bien fragiles. Il importait donc de procéder à un examen sérieux de toute l'affaire. Pour commencer, le coroner en fit un exposé succinct, mais complet :

— Que dit dans sa plainte Miss Lilian Brown ? Qu'elle a été violée. Mais elle n'en donne pour preuve, si je puis dire, qu'un résultat, celui-ci : elle est enceinte. Cela, les médecins l'ont constaté. C'est un fait. On ne peut le nier. Mais implique-t-il forcément le viol ? Dans le cas de Miss Lilian Brown, il paraît que oui. Cette jeune fille aurait cessé d'être une jeune fille sans s'en apercevoir. Elle le jure. De plus sa famille prétend qu'il lui eût été impossible, matériellement impossible, de se trouver seule en contact avec un homme, sauf avec l'accusé, et ceci, d'ailleurs, durant un temps fort court.

Le dénommé Lawson, ouvrier électricien de son état, vint procéder à une petite réparation, au domicile de Brown. Peu de temps après son arrivée, M^{me} Brown dut sortir pour se rendre au marché. Son absence dura qu'une demi-heure. Lorsqu'elle revint, elle trouva sa fille inanimée. Lawson était parti...

Lorsque Miss Lilian reprit connaissance, elle ne signala rien d'extraordinaire. Elle s'était évanouie, tout simplement, comme cela lui arrivait de temps à autre, étant donné son état extrême d'anémie... Huit jours plus tôt, elle se trouvait encore à l'hôpital de la ville, où elle était traitée, à la suite d'un accident d'auto, pour des blessures de la cuisse et du bassin, ayant provoqué de grosses hémorragies.

Les experts commis à l'examen de la plaignante n'ont pu se prononcer sur la date exacte de la conception. Celle-ci, d'après eux, doit remonter à quatre mois au moins, à cinq mois au plus... Dirai-je, pour conclure mon exposé, que cette affaire me paraît des plus étranges ? Vous le pensez comme moi. Mais nous avons à statuer sur la demande de mise en liberté du dénommé Lawson. S'il y a contre lui des faits nouveaux susceptibles d'être retenus, l'avocat de l'accusation voudra bien nous les exposer.

— Des faits nouveaux, Votre Honneur ? Non. Mais une théorie nouvelle, et qui contient la vérité. Je dois dire que, tout à l'heure, certains témoignages ayant été entendus, je ne m'opposerais pas, au contraire, à la libération de Lawson. Je vais me livrer devant vous à une argumentation qui, tout entière, va tendre à l'innocenter... Mais d'abord veuillez entendre, pour précisions supplémentaires M. le D^r Hennet qui a bien voulu, à ma demande, examiner Miss Lilian.

Le D^r Hennet prit place au fauteuil et déclara :

— Mes honorables collègues qui, dans le but de rechercher la date de conception, n'ont examiné la patiente qu'à la percussion et au stéthoscope, ont omis l'essentiel. Ils n'ont pas vu que Miss Lilian est toujours vierge ! Les marques physiologiques de cette virginité ont été constatées.

Il y eut une assez longue sensation dans l'auditoire, et aussi quelques ricanelements, inutile de le dire... L'avocat reprit :

— Maintenant, Votre Honneur, laissez-moi vous préciser quelques dates... Cinq mois au plus, ont dit les experts, quatre mois au moins... Parfait ! Miss Lilian est entrée à l'hôpital voici un peu plus de cinq mois. Elle en est sortie voici un peu moins de quatre mois... S'il faut en croire les experts, la conception aurait eu lieu à l'hôpital. Mais comment ? Un infirmier, un étudiant, un médecin aurait-il abusé de cette jeune fille ? Impossible puisqu'il n'y a pas eu de viol.

« Alors ? Alors, Votre Honneur, permettez-moi d'interroger, devant vous, un autre médecin, celui-là même qui soigna Miss Lilian après son accident d'auto, le D^r Whistler... »

Le D^r Whistler avait été cité. Il était là. Il s'avança, très pâle, et parut horriblement gêné. L'avocat commença :

— N'est-il pas possible, docteur, de provoquer la fécondation de façon artificielle ?

— Tout est possible. Mais cela me paraît bien délicat...

— Ne peut-on pas citer plusieurs cas ?...

— Des médecins allemands, je crois, ont étudié la question.

— Et aussi des médecins anglais ?

— Sans doute.

— J'ai là, justement, un ouvrage édité à Londres, qui fait autorité en la matière. Je n'en infligerai pas la lecture au tribunal. Qu'il me suffise de lui dire que l'auteur de cet ouvrage prétend qu'on peut pratiquer cette opération même sur une jeune fille sans que celle-ci paraisse avoir été déflorée.

Le visage du D^r Whistler se décomposait d'instant en instant. Il courbait les épaules peu à peu comme s'il se sentait sur le point d'être accablé par une révélation formidable. La salle haletait, ne comprenant rien à ce jeu de scène.

Mais tout à coup elle comprit. — Et quel est l'auteur de cet ouvrage ? s'écria l'avocat. Vous-même, monsieur...

Au milieu de la stupeur générale, il poursuivit :

— Lorsque vous avez tenté sur Miss Lilian l'opération qui vous amène devant ce tribunal aujourd'hui, vous ne pensiez évidemment pas que les choses iraient si loin. Vous vous disiez qu'avant la sortie de votre patiente de l'hôpital vous détruiriez ce que vous auriez fait. Aussitôt constatée la réussite de votre expérience, vous auriez, par une nouvelle intervention, provoqué l'hémorragie libératrice. Mais vous n'en avez pas eu le loisir. Un accident vous est arrivé à vous-même et vous a longtemps éloigné de votre service. Lorsque vous êtes revenu, Miss Lilian était partie.

Que pouvait faire le D^r Whistler ? Il avoua. Le hasard avait produit ce coup de théâtre ; un ami médecin avait un jour parlé de ce livre à l'avocat et celui-ci, en s'apercevant que l'auteur était le praticien qui avait soigné Miss Lilian, avait fait le rapprochement.

A la suite de ces révélations, un nouveau procès s'engagea, celui du docteur, qui fut, après des débats non moins passionnants, condamné à une très forte amende.

B.

Bordeaux la nuit

(Suite de la page 2.)

par les douaniers américains ; une autre fois, des bootleggers américains l'ont attiré à terre avec cinquante caisses de « Chateau-Margaux », ont assommé les deux hommes qui l'accompagnaient et ont cru l'avoir tué : avec une balle dans le poumon, il a regagné sa goélette à la nage. Il a eu trois révoltes à bord et a dû abattre son second ; il a été ruiné cinq fois et, chaque fois, a regagné quelques millions sur un coup de chance. Il a des cheveux blancs à quarante ans...

C'est vrai, que c'est un sentimental ! m'assura André pendant que notre compagnon dansait avec une entraîneuse dont les yeux pâmes exprimaient fortement l'émoi qu'elle lui devait. « Il porte toujours sur lui un livre de poésie relié avec la peau du dos d'une femme qu'il a adorée et que, malgré qu'il jonglât avec l'argent, il n'a pu empêcher de mourir poitrinaire ! Tu veux que je te dise ? Je ne lui en donne pas pour trois mois, s'il a le malheur de rester ici, pour finir dans la peau d'un bourgeois ! Laissons-le... Allons chez les fillettes ! »

Les « corydons » du port.

Tristes « fillettes ». C'est dans un bar voisin que le gros André m'amena. Un des rares cafés ouverts encore à minuit ! Juché sur une plate-forme où l'on accédait par une échelle de fer, un accordéoniste accompagnait un piano mécanique qui moulait *La Petite Bretonne*. Des couples étonnants dansaient à petits pas. Les mentons des femmes étaient bleus malgré la crème et la poudre. Leurs yeux étaient trop languoureux. Trop frères étaient les hanches sous les pauvres robes de mousseline...

— Il y a encore quelques années, soupira André, les matelots, pour se les lancer à la figure, descendaient les tables qu'on avait été obligé de fixer au plancher !...

Mais à côté de moi, sur la banquette, un petit mécanicien de l'aviation militaire disait d'une voix douce à un pauvre adolescent en robe d'organdi :

— Tu ne sais pas te faire les cils, mon chéri... Moi, je me les peigne tous les soirs et j'y mets du beurre chaud, ça les fortifie... Demain, je te ferai cadeau d'une jolie brosse, ma petite beauté...

Bordeaux, dont on disait qu'elle était une « ville d'amour » !...
ROGER SARREAU.

Vautours des mers

(Suite de la page 11.)

cieux chargement du *Trenora* arrivera à destination dix ou douze jours avant le nôtre. Cela permettra toujours au Négus de patienter un peu et de reconnaître que les engagements de Rickett, même sans Rickett, ne sont pas lettre morte pour les amis de Downing-Street.

Cette longue conversation et les dessous édifians qu'elle me révélait — dont je puis bien dire par anticipation qu'une rapide enquête au Havre devait me confirmer l'exactitude — m'avait laissé rêveur.

Ce n'était donc plus un, mais deux bâtiments suspects qui cinglaient vers l'Ethiopie.

Or, je n'avais pas atteint les limites de l'imprévu.

Nous longions les *Deutsche Werft*, ces formidables chantiers maritimes allemands construits sur l'Elbe, lorsque les deux Slaves, Vassili Lipinsky et Igor Stanskeliev me prirent chacun par un bras et m'invitèrent sans plus de façon à les suivre dans leur cabine.

— Nous avons une fiole de vodka d'avant guerre qui ne demande qu'à être bue, certifia Igor.

— ... Et une proposition à vous faire, ajouta Vassili qui, avec ses cheveux roux, embroussaillés, ses yeux gris et sa bouche tombante, n'est pas ce qu'il est convenu d'appeler un type séduisant.

— Asseyez-vous, je vous prie, dit encore Vassili, quand la porte se fut refermée sur nous. Une cigarette ? Vodka et cigarettes, malheureusement nous n'avons

que cela à vous offrir pour l'instant... enfin, nous sommes certainement destinés à nous revoir et, alors j'espère bien que nous sablerons ensemble le champagne à Paris. Mettons à notre retour, dans deux mois tout au plus. Car, nous, nous ne faisons qu'un seul voyage... du moins sur le *Schwarz-Gelb*. Nos vus se porteront ensuite sur Marseille. Des canons, des munitions, c'est très joli, mais le Négus n'est pas tellement fourni en hommes de valeur qu'il doive faire fi des concours que nous nous proposons de lui apporter. Une batterie sans artilleurs, un avion sans pilote, une armée sans chefs, autant dire que les Ethiopiens se battraient comme des moutons en face du loup. Suis-je assez clair ? Il y a autant d'argent à gagner dans le recrutement des cadres que dans la fourniture du matériel. Et c'est cette question que nous aimerions débattre avec vous.

« Avez-vous entendu parler du *D'Artagnan* ? Je vois que non. Le *D'Artagnan*, c'est un paquebot de vos Messageries Maritimes qui assure le trafic des lignes orientales. Voici son histoire, ou plutôt la nôtre... »

(A suivre.) M. L.

NE MANQUEZ PAS D'ACHETER

“ MON CINÉ-ACTUALITÉS ”

LE JEUDI, IL NE COUTE QUE 50 CENTIMES ET PUBLIE LES DERNIÈRES NOUVELLES CINÉMATOGRAPHIQUES

25 fr. le cent, adresses à copier main et gr. gains à Cor. s. frais. Modél. trav. grat. Ecr. Ets. SPIREX, R.P. 414, r. du Louvre, Paris



A MES FRAIS

Je vous propose d'étudier ma méthode de traitement par l'ÉLECTRICITÉ qui vous permettra de vous guérir immédiatement si VOUS SOUFFREZ DE Neurasthénie, Débilité et Faiblesse nerveuse, Varicocele, Pertes séminales, Impuissance, Troubles des fonctions sexuelles, Asthénie générale, Arthritisme, Artériosclérose, Goutte, Rhumatisme, Sclérose, Paralyse, Dyspepsie, Constipation, Gastrite, Entérite, Affection du Foie,

Si votre organisme est épuisé et affaibli, si vous êtes nerveux, irrité, déprimé, écrivez-moi une simple carte postale et je vous enverrai GRATUITEMENT

une magnifique brochure avec illustrations et dessins valant 15 francs. Écrivez ce jour à mon adresse, INSTITUT MODERNE, 30, Avenue Alexandre-Bertrand Docteur S. H. GRARD, BRUXELLES-FOREST, Affranchissement pour l'Étranger : Lettres 1 fr. 50 — Cartes 0 fr. 90

LISEZ DANS LE NUMÉRO DE SÉDUCTION

qui paraît cette semaine

LA FEMME NUE

par MICHEL SCÈTE (Illustré par WIGHEAD)

EN UTILISANT LE PETIT COURRIER DE

SÉDUCTION

qui paraît tous les samedis, vous trouverez ce que vous cherchez.

EN VENTE PARTOUT : 1 fr. 50

ARTICLES D'HYGIÈNE EN CAOUTCHOUC

Seuls les véritables Préservatifs "BLACK CAT" en caoutchouc-soie sans soudure, VÉRIFIÉS, CONTRÔLÉS et GARANTIS indéchirables 1 an, sont réputés dans le monde entier depuis des années pour leur SOLIDITÉ et, seuls, ils vous assurent une SÉCURITÉ ABSOLUE !

N° 100	«Ivoire»	Soie blanche fine.	Le dz.	10.
N° 100 bis	«Réservoir ivoire»			11.
N° 101	«Velouté»	Soie rose ext.-fine.		12.
N° 101 bis	«Réservoir velouté»			13.
N° 102	«Naturel»	Soie brune surfine.		14.
N° 102 bis	«Réservoir naturel»			15.
N° 103	«Cristallin»	Soie blonde superf.		16.
N° 103 bis	«Réservoir cristallin»			17.
N° 104	«Pelure»	Soie peau ext.-superf.		18.
N° 104 bis	«Réservoir pelure»			19.
N° 114	«Latex»	Soie lactée invisible		22.
N° 105	«Renforcé»	lavable extra		20.
N° 106	«Soie chair»	lavable supérieur		25.
N° 106 bis	«Supersécher»	lavable extra-supér.		40.
N° 107	«Épis»	lavable d'usage		65.
N° 108	«Crocodylle»	Spécial. américaine		30.
N° 109	«Baudruche»	extra, 20, 25, 30, sup. 40, 50, 60.		
N° 110	«Bout américain»	Modèle très court		6.
N° 111	«Collection»	Mod. variés supér.		25.
N° 112	«Echantillons»	Mod. variés extras		15.
N° 113	«Assortiment Black Cat»	23 mod. différents		50.
N° 120	«Le Vérifier»	appareil nickelé, extensible, indispensable pour vérifier, sécher et rouler les préservatifs... 8.		

RECOMMANDÉ : le N° 114 «LATEX», nouveau préservatif donnant toute sécurité malgré son extrême finesse, et le N° 106 «SOIE CHAIR», lavable, d'une solidité incomparable. CATALOGUE illustré en couleurs (20 pages de photos) de tous articles intimes pour Dames et Messieurs avec tous renseignements et prix, joint gratuitement à tous nos envois. ENVOIS rapides, recommandés, en boîtes cachetées sans aucune marque extérieure qui puisse laisser soupçonner le contenu (DISCRETION ABSOLUE GARANTIE).

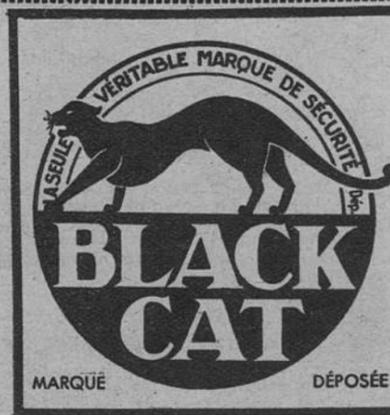
PORT : France et Colonies : 2 francs ; Étranger : 3 francs. Contre remboursement (pouv. échanger), port et frais : 3 frs. (Bien indiquer votre adresse très lisible et complète.)

PAIEMENTS : Nous déconseillons les envois en espèces et en timbres. Adressez mandats-poste, mandats-cartes, mandats-lettres, mandats-internationaux ou chèques à la

MAISON P. BELLARD, HYGIÈNE

55, rue N.-D.-de-Lorette, 55 - PARIS (9^e)

Maison de confiance, la plus ancienne, la plus connue. Magasins ouverts de 9 h. à 7 h. - Mises maison, mêmes articles : 22, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS-9^e (5^e Boulevard)





La municipalité de Madrid a fait opérer des rafles monstres pour débarrasser la ville de ses mendiants. Les hommes devront travailler, les enfants seront placés à la campagne. Voici quelques gosses, après leur arrestation, qui n'ont pas du tout l'air mécontents de leur sort. (F.)

M. Homer S. Cummings, attorney général des Etats-Unis, dont les fonctions réunissent celles de procureur de la République et de ministre de la Justice, est venu à Paris étudier l'organisation de la police. On le voit ici (à gauche) en compagnie du préfet, M. Langeron. (K.)



Au Parc des Expositions s'est déroulé le Championnat des chiens de police : un des champions défend sa maîtresse contre une attaque à main armée. (M. P. P.)

M. de Rocqueuil, consul de France en Ethiopie, a été arrêté sous l'inculpation d'espionnage au profit de l'Italie. (F.)

Le journaliste allemand Berthold Jacob — qui fut enlevé par les nazis — consacra les premières heures qui suivirent son arrivée à Paris, après sa libération, à un repos bien gagné. (M. P. P.)



Rue Croix-Nivert, à Paris, un terrible incendie s'est brusquement déclaré dans une usine d'appareils de T. S. F. et a pris en très peu de temps de très grandes proportions. La violence du feu, malgré la prompt arrivée des secours, ne permit pas une sortie assez rapide des employés

« embouteillés » dans les locaux exigus et ne disposant pas d'issues spéciales en cas de danger. Cinq ouvrières trouvèrent ainsi une mort horrible. A gauche : on emporte un des cadavres. A droite : M. Jean Chiappe, président du Conseil municipal, sur les lieux. (K.)